

L'ACTION CATHOLIQUE
Organe de
L'Action Sociale Catholique.
Rédaction et administration :
3, Boul. Charest, Québec.

L'ACTION CATHOLIQUE

16 PAGES
EN COULEURS

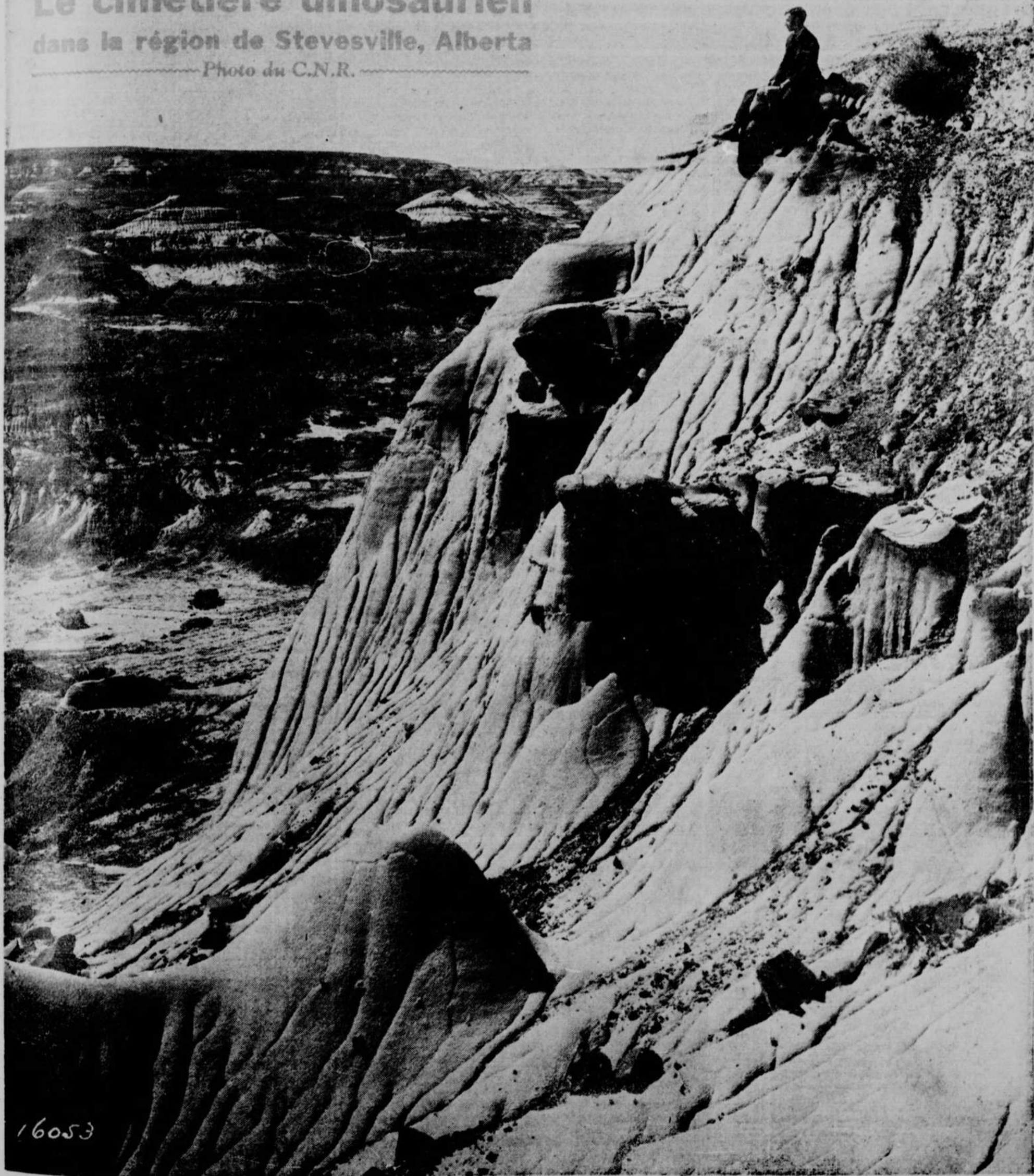
Vol. VIII, numéro 21

"Instaurare omnia in Christo"

Dimanche, 21 mai 1944

Le cimetière dinosaurien dans la région de Stevesville, Alberta

Photo du C.N.R.



16053

LE "TABLEAU DE LA

Quelques mots d'introduction

ETES-VOUS jamais entré dans la vieille église de la Rivière-Ouelle? Dans une des chapelles latérales, on voit un ex-voto déposé là, il y a bien des années, par un étranger arraché miraculeusement à la mort. C'est un vieux tableau, bien poudreux, sans grande valeur artistique, mais qui rappelle une touchante histoire.

"Je l'ai apprise, bien jeune encore sur les genoux de ma mère, et elle est restée gravée dans ma mémoire aussi fraîche que si je venais de l'entendre. Écoutez ensemble ce qu'elle nous racontait :

"Vers le milieu du siècle dernier — donc vers 1750 — un missionnaire, accompagné de quelques sauvages, remontait la rive sud du fleuve Saint-Laurent, à une trentaine de lieues au-dessous de Québec. Le missionnaire était un de ces intrépides pionniers de la foi et de la civilisation, dont les sublimes figures se détachent sur la nuit des temps, entourées d'une auréole de gloire et d'immortalité.

"Celui que nous suivions en ce moment est un de ces illustres enfants de la Compagnie de Jésus, dont la vie tout entière fut consacrée à la conversion des sauvages du Canada.

"A quelques pas devant lui s'avance le chef de la petite troupe. C'est un vieux guerrier indien, converti depuis longtemps au christianisme par le saint missionnaire et devenu dès lors le compagnon fidèle de toutes ses courses aventureuses.

"Les voyageurs s'avançaient lentement en raquettes sur une neige épaisse et mouvante. Il faisait une de ces superbes nuits de décembre que l'année qui finit semble semer sur ses pas pour saluer l'année qui va naître et dont la merveilleuse splendeur est inconnue aux peuples du midi.

"L'atmosphère sèche et froide n'est agitée par aucun souffle. On n'entend que les ronflements sourds et monotones du fleuve géant, endormi sous une couche de glaçons épars et flottant sous ses eaux noires, semblables à la peau tachetée d'un immense léopard. Une vapeur blanche et légère s'en élève, comme le souffle qui jaillit des narines du monstre marin.

"Au nord, se dessinent les crêtes bleues des Laurentides, depuis le cap Tourmente jusqu'à l'embouchure du Saguenay. Au sud, s'allongent les dernières racines des Allégany, couvertes de pins, d'épinettes, de sapins et de grandes érablières.

"Presque tout le littoral était aussi ombragé de forêts; car, à l'époque reculée que nous décrivons, on ne voyait sur ces rives ni ces vastes défrichements couverts d'abondantes moissons, ni ces jolies maisons blanchies à la chaux et groupées en villages le long du fleuve d'une manière si coquette, qu'on dirait des bandes de ciges endormis sur la berge.

"Une mer de forêts s'étendait sur tous ces rivages. Quelques petits groupes de maisons s'élevaient çà et là; mais voilà tout.

"Nos voyageurs s'avançaient donc en silence, au milieu du bois, lorsque tout à coup de chef de la petite troupe s'arrêta et fit, en même temps, signe de la main à ses compagnons d'en faire autant.

"— Tu te trompes, camarade, lui dit le missionnaire; ce bruit que tu viens d'entendre, c'est celui d'un arbre qui se fend à la gelée."

"L'Indien se tourna lentement vers lui; un sourire imperceptible passa sur sa figure. — "Mon frère, dit-il à voix basse, si tu me voyais prendre ta parole sainte (ton bréviaire) et vouloir y lire, tu te moquerais de moi; moi, je ne veux point me moquer de toi, car tu es une Robe-Noire; mais je te dirai que tu ne connais pas les voix des bois, et que ce bruit que tu viens d'entendre est bien celui d'une voix humaine. Suivez-moi de loin, pendant que je vais aller voir ce qui se passe là-bas."

"Les voyageurs marchèrent quelque temps sans rien apercevoir. Le Père commença à croire qu'il ne s'était pas trompé, lorsqu'arrivé à une clairière, il vit l'Indien s'arrêter tout à coup. Quel fut son étonnement lorsqu'en suivant la direction des regards du Sauvage, il

Monsieur l'abbé Henri-Raymond Casgrain, dans la relation de ses légendes, n'avait qu'un but: "Soustraire nos belles légendes à un oubli dont elles sont plus que jamais menacées, de perpétuer ainsi les souvenirs conservés dans la mémoire de nos vieux narrateurs, et de vulgariser la connaissance de certains épisodes peu connus de l'histoire de notre pays."

Tous ceux qui se sont intéressés quelque peu à notre histoire connaissent sans doute la légende du "Tableau de la Rivière-Ouelle", pour l'avoir maintes fois entendu raconter ou l'avoir lue dans les ouvrages de notre fécond historien du siècle dernier, monsieur l'abbé Casgrain.

Cependant, je crois opportun de la reproduire une fois de plus, au moins pour les plus jeunes, et de vous mettre sous les yeux une copie de ce tableau. Puisque la toile a déjà vieilli et que, pour la conserver, on a jugé nécessaire, jadis, d'en réduire les dimensions, puisque la photographie, après plus d'un essai, ne donne pas un résultat satisfaisant, j'ai cru bon de la faire reproduire au fusain et de vous en présenter une photo mieux réussie.

Je me suis donc adressé au Révérend Frère Maurèle-Bernardin, des Ecoles Chrétiennes; il a bien voulu donner suite à mon projet, en distrayant quelques heures de son travail quotidien de professeur; je l'en remercie de tout coeur.

Il serait certes intéressant de donner tout le texte de la légende, telle que l'a rapportée monsieur l'abbé Casgrain, mais ce serait un peu long; contentons-nous de quelques paragraphes d'introduction, et du récit, déjà assez étendu, du jeune officier.

Cette merveilleuse anecdote est ici racontée dans le style coloré de l'auteur. Monsieur l'abbé Henri-Raymond Casgrain a eu la générosité et le patriotisme de consacrer toute sa vie à l'étude de notre passé, et c'est par les légendes qu'il avait débuté.

Remercions-en cet historien de chez nous, l'un des plus féconds et des plus enthousiastes, au dire de Mgr Camille Roy.

Gardons jalousement le délicieux récit de nos légendes; n'allons point les laisser s'éparpiller, ces anecdotes charmantes, surtout, conservons, au moins par la tradition, celles qui sommeillent encore au sein de nos familles canadiennes, et qu'aucune plume n'a encore réunies: c'est une part de notre héritage historique qu'il nous faut conserver à tout prix.

Armand Dubé, prêtre,
Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

aperçut, à l'autre extrémité de la clairière, une lumière extraordinaire se détachant sur l'obscurité des arbres.

"Au milieu de ce globe lumineux, soulevé au-dessus du sol, une sorte de fantôme aux formes vagues et indéfinies. Avant que le missionnaire eût pu rien distinguer, l'apparition s'évanouit. Alors un autre spectacle, que l'éclat de cette étrange vision l'avait empêché d'apercevoir, s'offrait à sa vue.

"Un jeune homme, vêtu d'un uniforme militaire, était agenouillé au pied d'un arbre. Les mains jointes et les regards tournés vers le ciel, il semblait absorbé par la contemplation d'un objet mystérieux et invisible.

"Deux cadavres, qu'à leurs vêtements on reconnaissait facilement pour des militaires, gisaient à ses côtés, sur la neige. L'un d'eux, vieillard à cheveux blancs, était adossé au tronc d'un arbre et tenait encore entre ses mains un livre prêt à lui échapper. Sa tête appuyée sur son épaule droite, et toute sa figure avait cette teinte grise, cendrée de la mort, qui annonce que déjà le cercueil le réclame.

"Un cercle bleuâtre entourait ses yeux à demi fermés, et une dernière larme s'était figée sur sa joue livide. Mais, malgré ces ravages de la mort, cette fi-



● L'abbé Henri-Raymond CASGRAIN, historien, auteur de la légende du "Tableau de la Rivière-Ouelle".

gure n'était pas horrible à voir, car les derniers vestiges d'un sourire erraient encore sur ses lèvres et indiquaient que l'espoir suprême, que la foi seule peut inspirer, avait consolé sa dernière heure.

"Au grincement de la neige sous les pas des voyageurs, le militaire, qui se tenait à genoux, se détourna tout à coup. — "Mon Père! mon Père! s'écria-t-il en se précipitant vers le missionnaire, c'est la Providence qui vous amène ici pour me sauver. J'allais partager le funeste sort de mes infortunés compagnons lorsqu'un prodige!... un miracle!..."

"Suffoqué par les larmes et ses sanglots, il ne put en dire davantage; mais, se jetant dans les bras du missionnaire, il le pressait contre son coeur et le couvrait de ses baisers. — "Calmez-vous, mon fils, lui dit le vieillard... Dans l'état de faiblesse et d'épuisement où vous êtes, une trop grande émotion pourrait vous être fatale..."

"Le vieillard n'avait pas encore achevé ces paroles, qu'il sentit la tête du jeune homme peser plus lourde sur son épaule et tout son corps s'affaisser... Il venait de s'évanouir. Les voyageurs s'empressèrent de lui prodiguer tous les soins qu'exigeait sa condition.

"Les deux compagnons, hélas! n'avaient plus besoin de secours sur la terre. Les Sauvages leur creusèrent une fosse dans la neige et le saint missionnaire, après avoir récité quelques prières sur leurs cadavres, traça, avec un couteau, une grande croix sur l'écorce de l'érable au pied duquel ils avaient rendu leur dernier soupir. Simple, mais sublime monument d'espoir et d'amour, destiné à protéger leurs dépouilles mortelles..."

"C'est dans la paroisse de la Rivière-Ouelle, au sein d'une de ces bonnes familles canadiennes, que nous retrouvons notre missionnaire et ses compagnons. Toute la famille, avide d'entendre le récit de l'aventure extraordinaire du jeune militaire, s'était groupée autour de lui. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, aux traits nobles mais délicats.

"Son front élevé, ombragé de cheveux noirs naturellement bouclés rayonnait d'intelligence, et son regard fier et limpide révélait l'âme ardente et loyale du vrai militaire français. L'extrême pâleur, suite de la fatigue et des privations, empreinte sur sa figure, répandait sur toute sa physionomie un air mélancolique et touchant. A l'exquise délicatesse de ses manières, il était fa-

cile d'apercevoir une éducation parfaite. Son manteau, négligemment jeté sur ses épaules, laissait voir une épaulette d'officier et une petite croix d'or suspendue à sa poitrine.

"— Je suis parti, dit le jeune officier, il y a plus d'un mois du pays des Abénaquis, accompagné de mon père, d'un soldat, et d'un sauvage qui nous servait de guide. Nous étions chargés de dépêches importantes pour le gouverneur de la colonie. Déjà, depuis plusieurs jours, nous cheminions, sans accident, à travers la forêt, lorsqu'un soir, exténués de fatigue, nous allumâmes notre feu auprès d'un cimetière indien pour y passer la nuit.

"Selon la coutume des sauvages, chaque cadavre, enveloppé séparément dans une grosse écorce d'arbre, était élevé au-dessus du sol, soutenu par quatre poteaux. Des arcs, des flèches, des tomahawks et quelques épis de maïs, suspendus à ces tombeaux, se balançaient au gré des vents.

"Assis, à quelques pas devant moi sur le tronc d'un vieux pin gisant à moitié pourri sur le sol, notre sauvage paraissait enseveli dans une profonde méditation. Le bûcher, allumé à ses pieds entre deux grosses racines, dont la flamme, tantôt vive, tantôt presque éteinte, illuminait de son jour vacillant et rougeâtre, répandait, sur toute sa physionomie, je ne sais quel air effarant et mystérieux.

"C'était un homme d'une stature gigantesque. Un indien l'eût volontiers comparé à un de ces superbes érables de nos forêts, si, à une force herculéenne, il n'eût joint, en même temps, la souplesse du serpent et l'agilité de l'élan. Des plumes noires, rouges et blanches nouées avec ses cheveux, sur le sommet de sa tête, grandissaient encore sa taille.

"Ses traits farouches, son oeil noir et formidable comme un sombre nuit d'hiver, son tomahawk et son long couteau, qu'enfermait une gaine de cuir, à demi-cachés sous un trophée de chevelures flottant à sa ceinture, tout contribuait à lui donner une apparence étrange et sanguinaire.

"Il faisait une nuit noire et froide. La voûte basse et inégale formée par les branches entrelacées des arbres impénétrables aux rayons de la lune, et qu'éclairait, par intervalles, la lueur douteuse du bûcher, semblait un vaste et sombre caveau où les troncs antiques, à moitié rongés et ensevelis sous la neige et les lianes, jonchaient la terre comme des cadavres de géants épars çà et là: où les bouleaux, couverts de leur écorce blanche, balancés par le souffle de la brise, avaient l'air de pâles fantômes errant au milieu de ces débris, et où le sourd murmure du torrent lointain, se brisant en sanglot et le frémissement plaintif et lugubre de la rafale, à travers les branches dépouillées, imitaient de funèbres gémissements.

"Un homme un peu superstitieux eût cru entendre les plaintes des âmes des guerriers indiens ensevelis auprès de nous. Malgré moi, un frisson d'horreur courait dans mes veines. Cependant, parmi ces décombres, où chaque arbre, chaque rocher, en un mot tous les objets mêlés, confondus dans l'ombre, paraissaient autant de spectre animés épiant tous ses mouvements, l'audacieux sauvage semblait aussi tranquille que s'il eût été dans sa cabane. Il était là, immobile et silencieux, fixant tour à tour sur le brasier et sur son tomahawk son regard farouche.

"— Camarade, lui dis-je, penses-tu que nous ayons encore à craindre les bandes iroquoises, dont nous avons découvert les traces hier?"

"— Mon frère a-t-il déjà oublié que nous en avons rencontré encore ce matin?"

"— Mais ils n'étaient que deux.

"— Oui, mais un Iroquois a bien vite fait un signal pour avertir ses camarades.

"— Ceux-là ne marchaient pas sur le sentier de la guerre; ils étaient occupés à poursuivre un orignal.

"— Oui, mais la neige est épaisse et ils auraient bien pu avoir la chance de le tuer sans trop de fatigue et alors..."

"— Eh bien!..."

"— Et alors, une fois leur faim apaisée..."

"— Achève donc.

"— Je dis qu'alors ils auraient bien

RIVIERE-QUELLE" « «

pu se donner le plaisir de faire la chasse aux Peaux Blanches.

— Mais les blancs sont en paix avec les Iroquois.

— L'Iroquois n'enterre jamais qu'à moitié la hache de guerre, et d'ailleurs ils ont levé le tomahawk contre les guerriers de ma tribu, et s'ils avaient découvert la piste d'un Abénaquis parmi les vôtres...

— Tu crois donc qu'ils pourraient bien être à notre poursuite? Mais alors il serait plus prudent d'éteindre notre feu.

— Mon frère n'entend-il pas les hurlements des loups? S'il aime mieux se faire dévorer par eux que de recevoir une flèche de la main d'un Iroquois, il peut l'éteindre.

Les paroles de notre guide étaient peu rassurantes, mais j'étais si exténué de fatigue que, malgré le danger évident auquel nous étions exposés, je m'endormis. Mon sommeil fut agité de mille rêves fantastiques. La grande ombre de mon sauvage que j'avais vue, au moment de m'endormir, s'allongea et rampa derrière lui, noire et menaçante, se dressait devant moi comme un spectre. La rafale passait dans mes cheveux comme un esprit de ténacité.

Les morts du cimetière, secouant la neige de leurs lincoils d'écorce, descendaient de leurs tombeaux, et se penchaient vers moi: je croyais ouïr leurs grincements de dents, en entendant les craquements des arbres agités par la bise de nuit. Je m'éveillai en sursaut. Mon sauvage, appuyé contre un des poteaux d'un tombeau indien, était toujours là devant moi.

Au bruit régulier et sourd de sa respiration, je m'aperçus qu'il dormait profondément. Je vis au-dessus de lui, comme sortant de l'écorce du tombeau, près duquel il était appuyé, une ombre et deux yeux fixes et flamboyants. C'est une suite de mon rêve, me dis-je en moi-même, et j'essayai de me rendormir. Longtemps je demeurai, les yeux à moitié fermés, dans cet état de somnolence, qui participe de la veille à la fois et du sommeil, et où les facultés engourdies ne laissent juger des objets qu'à demi.

Cependant l'ombre se balançait et se penchait toujours davantage au-dessus du sauvage enseveli dans un profond sommeil. Un moment, le bûcher jeta une clarté plus vive et je vis alors bien distinctement la figure d'un indien qu'éclairait une lueur fauve. Il tenait entre ses dents un long couteau. Et, fixant ses yeux dilatés sur son ennemi, il s'approcha encore davantage et s'assura s'il était bien endormi.

Alors un sourire d'ivresse infernale contracta ses lèvres, et saisissant son couteau, il le brandit un instant en le dirigeant au cœur de sa victime. Un éclair jaillit de la lame. Au même moment, un cri terrible retentit et les deux sauvages allèrent rouler dans la neige. L'éclair de l'acier, en réveillant notre sauvage, avait trahi son ennemi. Ainsi l'affreux cauchemar se terminait par une horrible réalité.

Je saisis précipitamment mon fusil; mais je n'osai tirer dans la crainte de blesser notre sauvage. Une lutte à mort s'était engagée entre les deux indiens. La neige, rougie de sang, jaillissait de toutes parts autour d'eux et les enveloppait d'un nuage. Le fer d'une hache brilla et un son mat retentit, suivi d'un craquement d'os. La victoire était décidée. Un bruit sourd et guttural s'échappa de la poitrine du vaincu: c'était le râle d'agonie.

Tenant d'une main une chevelure sanglante, le vainqueur, le sourire aux lèvres, se redressait fièrement lorsqu'une balle vint l'atteindre en pleine poitrine, et notre sauvage — car c'était lui — tombait raide mort la face dans le bûcher. Diriger le canon de mon fusil et envoyer une balle dans la direction d'où le coup était parti et où je voyais encore une ombre se glisser à travers les arbres, fut pour moi l'affaire d'un instant.

L'indien, poussant un cri de mort, bondit, et son corps décrivant un arc s'affaissa sur lui-même. Le drame était fini. Notre sauvage était vengé, mais nous n'avions plus de guide. Je me rappelai alors notre conversation de la veille; comme on le voit, ses appréhensions, au sujet des sauvages dont nous avions rencontré les traces le matin, n'étaient

malheureusement que trop fondées.

Abandonnés, sans guide et sans expérience, au milieu d'interminables forêts, nous nous trouvâmes dans une perplexité extrême. Nous hésitâmes longtemps pour savoir si nous ne devions pas retourner sur nos pas. Le danger de tomber entre les mains des Iroquois, qui infestaient alors cette partie du pays, nous décida à continuer notre route. Le seul moyen que nous eussions pour nous guider, c'était une petite boussole dont mon père avait eu le soin de se munir avant notre départ.

Quelques jours plus tard, nous marchions au milieu d'une tempête de neige. La poudrière nous aveuglait; nous ne pouvions voir à deux pas devant nous. De tous côtés, nous entendions les arbres craquer et tomber avec fracas. Un de ces arbres faillit nous écraser sous ses débris.

Mon père, atteint par une branche, fut enseveli sous la neige, et nous eûmes toutes les peines du monde à l'en retirer. Quand il se fut relevé, la chaîne qui retenait sa boussole autour de son cou était brisée, et la boussole était disparue. Malgré de vaines recherches, nous ne pûmes jamais la retrouver.

par un froid intense; mais alors mon père fut incapable d'avancer davantage. Le froid avait envenimé sa plaie, et la fièvre, qui l'avait saisi, devint d'une violence extrême. Pour comble de malheur, notre petite provision d'amadou était devenue humide, et il nous fut impossible de nous procurer du feu. Alors tout espoir m'abandonna.

Depuis plusieurs jours, n'ayant pu tuer aucun gibier, nous n'avions pris presque aucune nourriture. Malgré tous nos avertissements, le soldat qui nous accompagnait, exténué de fatigue, et livré au découragement, céda au sommeil, et quand, au bout de quelques heures, j'allai le secourir pour le réveiller, il était déjà mort de froid.

A genoux auprès de mon père expirant, je demeurai abîmé dans un désespoir inexprimable. Plusieurs fois il me conjura de l'abandonner pour échapper à la mort. Quand il sentit sa dernière heure approcher: — Mon fils, me dit-il, en me présentant le livre de l'imitation de Jésus-Christ qu'il tenait entre ses mains, lis-moi quelques passages.

Je pris le livre et, l'ouvrant au hasard, je lus à travers mes sanglots:

je porte à mon cou, et que j'ai reçue de ta mère le jour de ta naissance...

Il y eut quelques moments de silence. Un nuage d'inexprimable douleur passa sur son front, et prenant mes deux mains dans les siennes, il ajouta: "Ta pauvre mère!... oh! si tu la revois, dis-lui que je meurs en pensant à elle et à mon Dieu."

Puis faisant un effort suprême, comme pour éloigner une pensée trop douloureuse devant laquelle il craignait de voir faiblir son courage, il continua: "Cette petite croix d'or, porte-la toujours en souvenir de ton père; elle t'apprendra à être toujours fidèle à ta patrie et à ton Dieu... Approche-toi, mon fils, que je te bénisse, car je me sens mourir..."

Et, de sa main défaillante, il fit sur mon front le signe de la croix.

A ces paroles, le jeune homme se tut. Tandis que des larmes abondantes coulaient le long de ses joues, il pressait contre ses lèvres la petite croix d'or qui pendait sur sa poitrine. Tous ceux qui l'entouraient, par respect pour une si noble douleur, gardaient le silence.

On eût même pu voir plus d'une main essuyer furtivement quelques larmes. La douleur est si touchante sur un front de vingt ans! Il y a tant de sourire sur la figure à cet âge qu'on ne peut y voir ces fleurs délicates se faner avant le temps sans éprouver un serrement de cœur.

La missionnaire rompit le premier le silence: "Mon fils, dit-il en s'adressant au jeune homme, vos larmes sont légitimes, car l'être chéri que vous pleurez était digne de vos regrets. Mais ne pleurez pas comme ceux qui n'ont point d'espérance... Celui que vous avez perdu jouit maintenant là-haut de la récompense promise à une vie vouée au sacrifice et au devoir." — "Ah! mon père, interrompit le jeune homme, si, du moins, vous eussiez été près de moi pour le consoler à ce dernier moment!"

Après une pause, il continua: "Je pressai mon père une dernière fois entre mes bras; sur son front pâle et glacé je déposai un dernier baiser. Je crus qu'en ce moment il allait mourir. Il se tenait immobile, les yeux tournés vers le ciel, lorsque tout à coup, comme éclairé par une inspiration d'en-haut, il me dit: "Je désire que tu fasse, vœu de donner un tableau à la prochaine église que tu rencontreras, si tu parviens à t'échapper."

Je le promis. Quelques instant après, des mots vagues et sans suite s'échappèrent de ses lèvres, et ce fut tout. J'ignore combien de temps je demurai là, anéanti, abîmé dans une douleur sans nom, à genoux auprès du cadavre de celui qui avait été mon père. Plongée dans une sorte de léthargie, mon âme était devenue insensible à tout. La mort, la solitude de la forêt ne l'effrayaient plus; hélas! la solitude était autrement effrayante au fond de mon cœur où naguère tout était encore en fleur.

Rêves, illusions, j'avais vu ces fleurs de la vie tomber feuille à feuille, balayées par l'orage. Gloire, bonheur, avenir, ces anges du cœur, qui naguère chantaient encore au fond de mon âme leurs mystérieux concerts, s'étaient envolés, voilés de leurs ailes leurs visages explorés. Tout avait disparu: tout... il ne restait plus que le vide, l'horrible néant.

Seulement, au milieu de ma nuit, une faible étoile veillait encore. Un soupir sur mes lèvres, une dernière prière, pâle lampe du sanctuaire intérieur qui n'était pas encore éteinte, jetai, j'invoquais, avec toute l'ardeur du désespoir, la Vierge, consolatrice des affligés; et voilà que tout à coup...

Mais je renonce à dire ce qui se passa alors en moi. La parole humaine est impuissante à dévoiler les mystères de Dieu. Que dirai-je donc aux enfants de la nuit, et que peuvent-ils comprendre? Et des hauteurs du jour éternel ne suis-je pas aussi retombé avec eux au sein de la nuit dans la région du temps et des ombres?...

Et voilà que tout à coup, au milieu de mes ténèbres, tout mon être tressaillit, frappé comme d'une commotion électrique; et il se fit au fond de moi, comme un vent impétueux et l'esprit... était porté sur les eaux de la tribulation.

Lire la suite en page 7



● Le "Tableau de la Rivière-Quelle", dont il est question dans la légende racontée par l'abbé Henri-Raymond Casgrain.

"Dans sa chute, mon père avait reçu une grave blessure à la tête. Pendant que j'essayais de panser la plaie, d'où le sang jaillissait avec abondance, je ne pus retenir mes larmes en voyant ce vieillard, à cheveux blancs, supporter la souffrance avec tant de fermeté, et montrer tant de calme au milieu des angoisses qui le dévorait et qu'il me cachait soigneusement sous les dehors de la confiance.

— Mon fils, me dit-il en voyant mes pleurs, souviens-toi que tu es soldat... Si la mort vient à nous, elle nous trouvera sur le chemin de l'honneur. Il est beau de mourir martyr du devoir. D'ailleurs, rien n'arrive que par la volonté de Dieu; soumettons-nous donc d'avance, avec courage et résignation, à ce qu'il lui plaira de nous envoyer."

"Nous marchâmes encore deux jours,

"Faites-vous maintenant des amis auprès de Dieu, afin qu'après que vous serez sorti de cette vie, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Comportez-vous sur la terre comme un voyageur et un étranger qui n'a point d'intérêt aux affaires du monde. Conservez votre cœur libre et élevez-le vers Dieu, parce que vous n'avez point ici-bas de demeure stable. C'est au ciel qu'il faut tous les jours adresser vos prières, vos gémissements et vos larmes; afin qu'après cette vie, votre esprit puisse passer heureusement au Seigneur."

Je remis le livre entre ses mains. Un sourire d'immortel espoir passa sur ses lèvres; car ces lignes résumaient toute sa vie. Après un moment de silence, il me dit: "Mon fils, quand je ne serai plus, tu prendras la petite croix d'or que

Le "Brayage du Lin"

N'allez pas dire que nos bons habitants ne font plus de courvées. Tenez, dans le seul rang de l'Embaras, pas plus tard qu'aux dernières vacances, on a fait le levage de deux granges, chez les Landry et chez les Raymond. Et je sais bien qu'à la maison de chez nous on braye encore le lin, sur le bord de l'automne, ce qui permet au rouet de grand'mère, de ronronner souvent, les soirs de poudrière, et au vieux métier de ne pas loger trop longtemps dans le fond du hangar.

Ce soir, des bribes de souvenirs me trottent presque malgré moi par la cervelle. Je vois comme si c'était d'hier, une bonne vieille courvée, quelque peu embrumée par les ans, mais qui est toute champêtre et toute canadienne, je puis vous l'assurer. Je ne puis résister à l'envie de vous la raconter. C'est le brayage du lin, à la maison de mon père.

Un matin d'automne qu'il avait gelé plus que d'ordinaire, la paternité sonna plus tôt le réveil: "Voyons, les enfants, levez-vous, nous allons brayer votre lin." Les enfants, qui n'en étaient pas, furent grêvés dans le temps de le lire, et chacun reçut sa petite besogne: "Alfred, ce sera toi qui feras l'invitatoire." Soit dit en passant, chez nous, l'invitatoire se faisait à la barre du four. Il s'agissait de rien moins qu'à tourir son monde pour la courvée. — "T'advertiras les brayeux du rang et tu riquerai à la Haute-Ville, par le raccourci chez Pitre; car il nous faut le violoneux du cotillon, et José, le meilleur brayeux, une belle lurette." Mon père parut se recueillir... "N'oublie pas la Chauffeuse." Oui, elle sera de la courvée. Pauvre vieille, toujours alerte! Ben sûr, le brayage du lin va défuniser avant la Chauffeuse...

En un tour de main, la Fine fut attelée. Vous ne savez pas, vous autres, mais rapport à la froidure de la nuit, la veille au soir, on avait été cri la pauvre bête au bout de la terre, dans la cédrière. Et en avant la Fine! amain tant qu'on voulait, avec ça, pas ombrageuse la moindre miette. En avant la Fine! c'est pour la courvée du père François.

Et vous y serez, vous, les Landry, les Raymond, les Gauvin et les Lévesque; vous y serez aussi le violoneux du cotillon et vous aussi, José. Drés huit heures, le grand frère s'en revenait déjà dans la route de l'Embaras avec la Chauffeuse de la Haute-Ville. Il en était tout fier. Ecoutez donc: la Chauffeuse passait pour être sorcière un brin, et la légende, une légende mystérieuse et télescopique, avait poussé avec la neige de ses cheveux.

Mais où donc était sise la brayerie?... Les petits doigts froidilleux des enfants d'école se montraient une fumée bleuâtre qui s'élevait sur le dépent du Coteau de Pins. On leur avait dit, à ces bonshommes de dix ans, n'y allez pas, c'est la fournaise au diable. Il n'en était rien, pour la raison bien simple que c'était là la brayerie de l'Embaras. Et le ruisseau qui, selon leur dire, s'en allait comme un petit fou vers l'abîme, oui, c'était lui-même qui léchait le foyer de la brayerie...

On y allait par le chemin du grand Michel, au sorouët de ses bâtiments. A peine sept ou huit pagées, sous de hautes épinettes grises, le temps de longer la grosse roche et on se trouvait dans l'enfoncement du coteau. Ah! le joli spectacle! C'était là l'arène où les brayeux luttaient d'agilité et d'empressement. Et dans l'arène, de la mousse sur les cailloux, des feuilles toutes jaunies éparses sur le gazon; à l'entour, des grands arbres, puis à quinze pas du foyer, dans le beau milieu de la place, une touffe d'érables.

La brayerie de chez nous est très vieille. Je me suis laissé raconter son histoire par grand-père. Elle existait avant lui, et pourtant mon grand-père n'était pas une jeunesse, puisqu'il a défuntisé à quatre-vingt-quatorze ans. On l'a bâtie l'année de la grande semaille du lin. A l'automne, un mesieu de la ville devait venir le chercher. L'automne arriva, mais le mesieu resta invisible. Pour sûr, nos vieux n'étaient pas d'humeur à brayer seuls des centaines de bottes de lin, en le faisant

griller dans le four à pains. Un beau matin, il y eut du parlement entre les gens du rang, et on alla édifier la brayerie commune au bout du Coteau de Pins... A l'abri des rafales et des entêtements de la tempête, on creusa au pied du roc une fosse qui devait servir de braisier. Aux angles, on planta les montants, quatre bâtons noueux qui se terminaient en fourches. Jetez là-dessus de bonnes gaules d'épinette rouge, et vous aurez cette espèce d'échelle qu'on appelle à la brayerie l'échafaud... Pour le séchage du lin, il ne reste plus qu'à étendre sur ce grill rustique une mince couche de lin, et qu'à allumer un feu pas trop malin.

Quand je vis l'arène pour la première fois, toutes les brayes étaient déjà en place et les brayeux avec. Le matin de notre courvée, il y en avait des brayes, j'en ai compté vingt-deux. On les avait disposées en cercle, autour du fourneau, pour la commodité de celui qui devait donner les poignées de lin aux brayeux. Apprenez que ce fut moi qui reçus cette besogne glorieuse.



Vous ne les connaissez pas, les brayes! Petits malheureux, il vous faudrait les avoir vues briser la poignée, la tordre sous leurs puissantes mâchoires, pour bien les comprendre. Apprenez toujours que la braye se tenait à hauteur d'homme. Supposez-lui la forme que vous voudrez; celle de chez nous ressemblait à un chevalet de bois, qu'on aurait assis sur deux pieds écartés. La partie supérieure, qui se terminait par le manche, n'était rien moins qu'un petit auget renversé s'enfonçant dans les rainures de la partie inférieure. Maintenant voulez-vous la faire fonctionner? Levez le manche de l'auget, couchez sur les rainures la poignée de lin, et frappe qui frappera! l'auget en descendant s'enfoncera dans la poignée, comme les mâchoires d'un animal.

C'était merveille de voir José. Je puis vous certifier que le lin se tordait sous sa braye de m'risier. De la gueule inexorable, les aigrettes montaient et descendaient comme de petites folles. Sa poignée est déjà passée au crible, il reste bien de l'étope au bout, mais, bon sang, elle va partir; car d'un geste magnifique, il vous émoche le lin, sur le dos de sa machine. Hourrah pour José! Voyez son beau cordon de filasse, et il a fini une beauté plus vite que les autres. Sa réputation est encore assurée.

Pourtant, ce sont de fiers brayeux que les gens de l'Embaras. Ils vous le brayaient le lin sec, et dans l'arène, c'était une poussière ininterrompue d'aigrettes, et sur le sol une jonchée d'étope qui allait jusqu'aux jambages des instruments.

Près du fourneau, c'est Bébé à Donat, un bébé de trente-deux ans, farceur comme quatre, puis c'est Landry, notre maître-chanteux de la paroisse, et pour vrai, il m'achonne toujours un air populaire, une brique de Préface; à l'abri des érables, p'tit Coq de la Haute-Ville, ce nom lui fut donné en cadeau, un jour qu'il régimentait fort, ses camarades, même au bout du poing. Il ne faut pas oublier Bastien, l'éternel étriveux, et les petits Gauvin, deux boulets de six pieds...

Et pensez-vous que c'était à la brayerie, comme dans un cloître? Les gens de l'Embaras, au dire de tous, ne passaient pas pour avoir la langue pendue au palais. A lui seul, Bastien suffisait à faire enrager tout le monde. "Tiens, P'tit Coq s'est abrité sous les arbres pour se dienne, avec chemises carreautes, cu-

préserver des indiscrétions du soleil", et l'on savait bien que P'tit Coq était le plus cuivré de ses coparoiens. "Le petit Gauvin a trop veillé qu'il fait dodo sur sa braye." Souvent, il y mettait de la malice. S'apercevant qu'il manquait des cheveux sur la tête de José, il en donne l'explication: "Mesieu José, ce sont les voisines qui vous ont calé de la sorte." Ce n'est pas pour diminuer la réputation de José, mais il ne passait guère pour se battre avec ses voisines.

A midi sonnant, on prit la guignolée, sur le bord de ruisseau. Elle nous était venue avec les plus belles filles du rang et on les disait presque toutes belles, les filles de l'Embaras. Ce n'était pas en vain qu'avaient mijoté dans la graisse brûlante des croquignoles tout dorées, et qu'avaient cuit dans le vaste fourneau du poêle à deux ponts, les pâtes à viande et les tartes au raisin. C'était pour le dîner des brayeux. Ainsi le voulait à l'époque des courvées la douce coutume.

La Chauffeuse retourna vite à son fourneau, chacun à sa braye et Bastien à ses étrivements. Mais il n'était pas toujours chanceux avec le sexe faible, et je vous assure qu'assez souvent il se faisait revirer de la belle manière. De temps en temps le violoneux sifflait une gigue, ou bien Landry étouffait les bavardages des brayes de sa voix de stentor. Et c'étaient des airs canadiens qui venaient rythmer le travail de Landry... "Ah! courez, courez, courez, petite fille brune et gentille, ah! courez, courez, venez ce soir vous amuser"... "Ah! qui marierons-nous?"... "Dans mon chemin, j'ai rencontré"... "C'est la belle Française, lon, gai!"... "Mon père avant un beau champ de pois"...

"Vive la Canadienne, vole, mon cœur, [vole.]

"Vive la Canadienne et ses jolis yeux [doux.]

Tous de reprendre. "et ses jolis yeux doux, doux, etc."

J'oubliais de vous dire que dans la relevée j'avais dû céder ma besogne aux jeunes filles. Les brayeux, même ceux qui avaient pris femme, trouvaient la chose fort à propos. Et je vous assure qu'à travers les atomes d'aigrettes, on pouvait deviner des regards qui ne manquaient pas de feu, des sourires qui n'étaient pas sans charme. Mêlés au murmure bon enfant du ruisseau, on aurait pu surprendre des propos qui auraient fait mourir de jalousie les maris un peu exaspérés des mauvetés de leur compagne.

Assis près du vieux four à chaux, je ne cessais de regarder la Chauffeuse. En la voyant avec sa manteline de laine grise, avec sa grosse jupe d'étoffe du pays et ses souliers plissés à la main, je m'imaginai qu'ainsi devait être la sorcière du



domaine d'Haberville, au temps des Anciens Canadiens. A la considérer si attentive à son feu, mon esprit revivait malgré lui les menaces des vieux Romains: "Malheur à la vestale qui laisse s'éteindre le feu sacré!"

Mais non, le feu de notre vestale ne s'éteindra pas, une rafale est venue du nord et se jeter dans le braisier. La flamme irritée monte, monte, elle lèche l'échafaud... Puis les brayes se taisent, les agaceries discontinuent, un cri s'élève: "La grillade! La grillade!" Nous étions à la brunante, et à la dernière fournée de lin; je vis très bien à la lueur de la grillade, l'arène avec ses érables, les brayes à demi ensevelies dans l'étope, et les brayeux tous bâtis à la canadienne, avec chemises carreautes, cu-

lottes d'étoffe, bottes sauvages aux pieds. Au clocher du village sonnait l'angélus du soir. Mon père, droit et ferme tout près des grands érables jaunes, se découvrit: "Ange du Seigneur annonça à Marie..." Les brayeux de répondre: "Et elle a conçu par l'opération du Saint-Esprit". C'était ce qu'on appelait le clou du brayage. N'allez pas croire que c'en était fini de la courvée. Pour payer les brayeux on organisa la veillée immédiatement après le souper.

Dans la grande pièce de la maison, on revêcut dans le temps de le dire un bal rustique et campagnard. C'était là que le violoneux prenait ses aises, une beauté mieux que sur la braye. Et les vieux furent d'avis que les jeunesses savaient encore battre les ailes du pigeon... Et les jeux! je vous assure qu'il y en eut, des jeux, et pour tous les goûts!

Le premier article au programme, c'était la chasse au lièvre.

Qui veut manger du lièvre n'a qu'à [courir après.]

Cours après ton lièvre, là-bas, dans ces [forêts.]

Ce soir-là, le chasseur, ce fut moi, et le lièvre, vous l'avez deviné, n'est-ce pas? Il portait jupon et il avait de beaux yeux bleus. Imaginez si j'y allais de bon cœur:

C'est mon amie que je veux, courons [tous ensemble.]

C'est mon ami que je veux, courons [tous les deux.]

Quand j'avais rattrapé le lièvre, je ne le mangeais pas, pour sûr. Mais je feignais de le perdre, pour le courir encore... Pour faire étriver le sexe faible, on vendit du plomb, et je vous réponds que les acheuteurs, se faisant tirer l'oreille avant de solder leurs dettes; on passa le Pont d'Avignon, on joua au Colin Maillard, à Madame demande sa toilette. Lorsqu'il s'agissait de retirer ses gages, c'était un moment psychologique et parfois fort angoissant. On avait condamné le petit Gauvin à aller cueillir un baiser sur des joues roses. Et pour y mettre un peu d'hésitation, il vit les joues roses reculer toujours... P'tit coq, par exemple, dut couper dix verges de ruban avec ses dents, et bien d'autres injustices pour rire.

Bien sûr, à frôler tant de joies, dans leur coin, les vieux jonglaient. Mon père ne put retenir une explosion de souvenirs: "Dire que ça s'en va, les courvées, et avec elles les types les plus précieux! Au labour, le grand Michel n'avait pas son pareil, pour vous coucher une mie égale et épaisse. A l'épluchette du blé-d'Inde et au foulage des étoffes, tous les gas et les filles du rang qui n'avaient pas encore perdu leur gaité, se réunissaient en une courvée fort populaire. Et d'un travail très monotone on faisait une fête joyeuse et animée... Pour le coupage, la bonne Aglaé vous menait sa planche du bord, au m'illeur coupeux et une belle lurette encore... Pas de plus adroit que Baptiste à Gendron, pour planter le bouquet au levage d'une grange!"

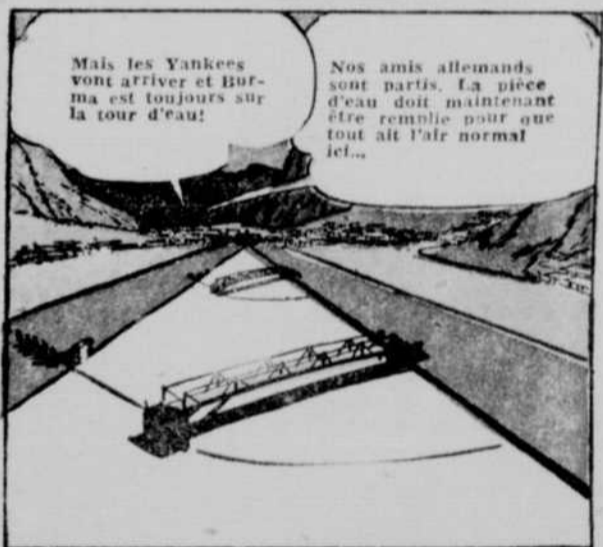
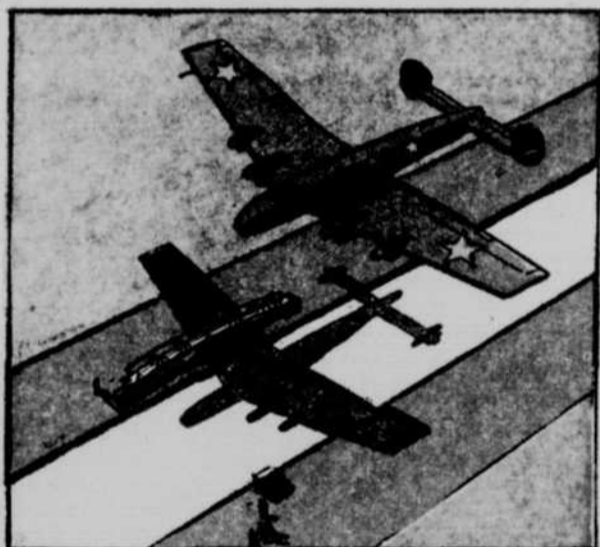
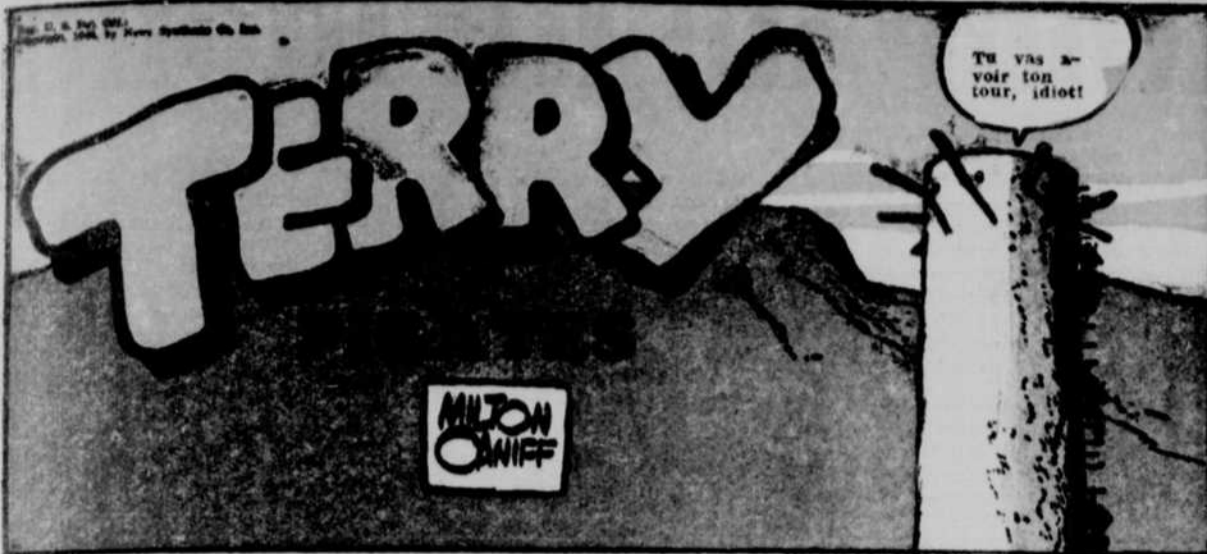
Et mon père souligna qu'avec ces types avaient pour ainsi dire disparu nos corvées les plus populaires. Peut-être qu'avec José et la Chauffeuse, on verrait aussi mourir le brayage du lin. D'ailleurs, la Chauffeuse sentait déjà décroître sa réputation. Les enfants se la montraient du doigt: "Pourquoi l'appelle-t-on la Chauffeuse?"... Et souvent la réponse ne venait pas.

Il était onze heures. Landry entonna alors le couplet populaire qui terminait toutes les soirées: "Bonsoir les amis, bonsoir; Bonsoir les amis, bonsoir les amis, bonsoir!... Quand on est si bien ici, quand on est si bien ensemble, devrait-on jamais se séparer!" Et les vieillards de reprendre: "Bonsoir les amis, bonsoir... Au revoir..." Puis ils partirent...

Pendant que sur la route de l'Embaras, la Fine reconduisait la Chauffeuse, à la maison de mon père, on s'agenouilla devant la croix noire et après la prière du soir, les Ave Maria se succédèrent aux Ave Maria... La courvée était bien terminée.

Thomas MIGNEAULT.

("Le Petit Canadien", nov. 1917)



La plus grande île du monde

La Nouvelle-Guinée, située dans le sud de l'Océan Pacifique, au nord du continent australien, est la plus grande île du monde, puisque sa superficie, qui atteint 40,000 milles carrés, dépasse celle de Madagascar.

Elle est partagée en trois territoires: la Nouvelle-Guinée hollandaise, qui en occupe toute la moitié occidentale, l'ex-Nouvelle-Guinée allemande ou "Terre du Roi-Guillaume", qui s'étend sur la partie Nord-Est; la Nouvelle-Guinée anglaise ou Papouasie, qui comprend la partie Sud-Est.

La Papouasie, comme la désignent couramment les Anglais, est administrée depuis 1901 par le gouvernement australien. La Terre du Roi-Guillaume est dans le même cas depuis la grande guerre, en vertu du mandat confié à l'Australie par la Société des Nations.

Toute la moitié orientale peut donc être considérée comme colonie britannique.

La Papouasie est un vivant témoin des prodiges qu'accomplirent jadis dans ses parages et sur ses côtes les marins de la vieille flotte de la marine royale de France: Bougainville, La Pérouse, d'Entrecasteaux, Dumont-d'Urville, et leurs compagnons.

Cette terre entrevue par Antonio d'Abren, en 1511, fut visitée pour la première fois par le Portugais don Jorge Meneses, quelques années plus tard. Selon d'autres versions, ce fut un Espagnol qui la visita pour la première fois. Son nom de "Nouvelle-Guinée" ne lui fut donné probablement que vers le milieu du XVIe siècle.

Lorsqu'en 1871, l'explorateur et savant russe Nicolas Mikloukha-Maklay s'établit à demeure dans la baie de l'Astrolabe, pour y faire faire des recherches d'anthropologie, cette côte Nord de la Nouvelle-Guinée était restée, comme au temps des marins français, l'un des coins du monde les moins civilisés et les plus malsains. Elle grouillait d'une humanité à peine consciente. Cependant, le site ne manquait pas d'une sauvage grandeur; très boisé, le long d'un rivage qui descend en pente raide à la mer, il était dominé par une chaîne de hautes montagnes, dont les cimes restent habituellement voilées par d'épais nuages. De ci, de là, des villages papouas, formés à cette époque de huttes faites de troncs de palmiers et couvertes de chaume, s'incrustaient dans la masse sombre de la forêt équatoriale.

L'un des officiers de la corvette qui conduisait le savant russe parmi ces peuplades sauvages, nous a laissé un récit vivant et circonstancié de ce premier contact avec les indigènes:

"Le même soir du jour où nous jetâmes l'ancre dans la baie de l'Astrolabe, écrit-il, nous vîmes qu'un groupe de sauvages s'étaient hasardés à sortir de la forêt où ils s'étaient cachés à notre arrivée. Ils s'approchèrent, chef en tête, du rivage le plus rapproché de nous et disposèrent sur le sol des cadeaux. Après quoi, ils crièrent quelque chose, en montrant du doigt les cadeaux à terre et s'éloignèrent lentement.

Ces cadeaux consistaient en plusieurs noix de coco, en tarro, en un cochon sauvage attaché par le museau et la patte de derrière à un bâton de bambou, enfin, en deux petits chiens jaunes qu'ils avaient tués sous nos yeux en leur frappant la tête contre une poutre qui se trouvait sur le rivage. Nous primes le tout et laissâmes à la place un panier rempli de clous, de cordes, de bouteilles et toutes sortes d'autres choses qui pouvaient être utiles aux indigènes.

Les Papouas sont petits de taille, leurs cheveux sont courts et crépus; la majorité ne se teint pas avec la chaux, mais tous s'enduisent le corps d'huile de coco comme les Polynésiens, afin de se garantir des rayons trop ardents du soleil et des piqûres de moustiques; ils ne portent qu'une espèce de ceinture tressée en fil de cocotier.

Les chefs seuls ont le nez percé et orné de plumes de perroquet bigarrées qu'ils plantent dans leurs cheveux. Quelques-uns portent au-dessus des coudes, et en guise de bracelets, des bandages faits en os ou en tissus de fil de coco fin. Chacun d'eux porte deux sacs: un petit autour du cou, un

La NOUVELLE-GUINÉE ou PAPOUASIE est une grande île de la Papouasie, baignée au nord par l'Océan Pacifique et au sud par les mers d'Arafoura et du Corail, et séparée de la péninsule australienne du Cap York par le détroit de Torrès; elle est partagée entre les Pays-Bas et l'Empire britannique. Sa population est d'environ 600,000 habitants. Si l'on excepte l'Australie et le Groenland, la Nouvelle-Guinée est la plus grande île du monde. C'est une des terres les moins connues de notre planète. La population se compose de Négritos, de Papous et de Malais.

Le territoire de la Nouvelle-Guinée, dont la découverte remonte à 1526, est à peu près également partagé entre les Hollandais et les Britanniques. Toute la partie occidentale relève du royaume des Pays-Bas, dont les agents y sont arrivés de Malaisie en 1828. La partie sud-orientale a été occupée beaucoup plus tard par les Anglais; c'est, en effet, en 1883 seulement qu'ils sont venus s'établir sur le détroit de Torrès où ils ont fondé en 1888 leur colonie de Papouasie, placée, en 1906, sous le contrôle des Etats-Unis d'Australie. En 1914, les Australiens se sont emparés de la partie nord-orientale de la Nouvelle-Guinée où les Allemands avaient commencé de s'établir en 1885 et avaient fondé leur colonie de la Terre de l'Empereur Guillaume; ils l'ont conservée en 1920 à titres de mandataires de la Société des Nations.

Depuis le début des opérations dans le sud-ouest du Pacifique, il est souvent question de cette île dans les communiqués. Mais combien connaissent l'histoire de cette grande île. Nous croyons que nos lecteurs liront avec intérêt l'article ci-contre que nous empruntons à un numéro de la "Croix" de Paris qui date déjà de quelques années.

plus grand en sautoir, les deux tressés avec beaucoup d'art. Ces sacs leur servent de poches, en général, mais il y tiennent principalement tout ce qui est nécessaire pour mâcher le bétel. Ils mettent d'abord dans leur bouche une noix du palmier-noyer et une feuille de la plante, puis ils mâchent le bétel en y ajoutant de la chaux de corail, qu'ils gardent dans un petit cylindre de bambou ou un fruit séché à la forme de la bouteille, dans le genre de nos citrouilles. Pour prendre cette poudre, ils se servent de petites pelles en os humains faites exprès. Le bétel est narcotique, tout le monde l'emploie, aussi toutes les dents sont-elles noires et gâtées. Les gencives et les lèvres de-

viennent d'un rouge ardent, ce qui donne à la physionomie de ces indigènes un aspect très désagréable.

Quelques-uns d'entre eux avaient, dans leurs petits sacs, des os, des dents, une petite idole en bois. En guise de boucles d'oreilles, ils portaient des anneaux en écailles ou en coquilles. Nous les reçûmes très bien; on leur fit des cadeaux de toutes sortes, ils descendirent dans le salon du bord et y burent du thé qui sembla leur plaire. Ils ne purent prendre place à la table à l'euro-péenne, ils sautèrent sur les canapés et s'y assirent à leur manière. Ils s'effrayèrent beaucoup quand on leur montra un miroir; en général, ils ne se sentaient pas à leur aise sur la cor-

vette et avaient hâte de s'en retourner; on voyait qu'ils avaient grand peur. Cependant, ils revinrent le lendemain avec plusieurs nouveaux camarades, dans deux canots creusés. Ils montèrent sur la corvette d'un air craintif et y restèrent très peu de temps, mais ils partirent promettant de revenir avec des provisions.

Ils ne se montrèrent pas aussi intéressés que les habitants de la Nouvelle-Irlande. Ce jour étant un jour de fête, les pavillons furent hissés, le vaisseau illuminé, et on tira des coups de canon. Les sauvages, qui n'avaient probablement rien entendu de pareil, s'effrayèrent horriblement, s'enfuirent sur les montagnes, et, depuis, pas une seule pirogue ne se montra en vue de notre navire durant notre séjour, ce qui ne nous empêcha pas d'aborder plusieurs fois et de visiter quelques villages et une petite place de terre battue, autour de laquelle se groupent plus ou moins régulièrement les cases. Dans quelques-unes de ces huttes, on voit des crânes humains pendus dans un coin ou placés n'importe où. Les cabanes sont généralement très malpropres. Nous rencontrâmes rarement plus d'une personne dans les villages; le reste des habitants se cachait derrière les cabanes ou dans les bois.

Mais, voyant que nous étions bienveillants envers celui d'entre eux qui venait à notre rencontre, les autres Papouas se montraient, et en un clin d'oeil, nous étions entourés d'une foule qui avait l'air de sortir de terre. Tout de suite après nous avoir salué, ils commençaient à échanger leurs armes, leur vaisselle et des crânes humains, contre des bouteilles vides, avec de jolies étiquettes, de petites boîtes, des plumes d'acier, des couteaux, du tabac.

L'explorateur Maclay, resté de longs mois parmi les sauvages papous, fut forcé par la maladie de quitter cette côte peu hospitalière à laquelle il a donné son nom.

C'est au cours d'un second voyage, qu'il avait rapporté d'Europe des animaux domestiques, des ustensiles de ménage et des outils agricoles, tout cela dans l'espoir de déshabituer les indigènes de guerroyer et de les dégouter de la chair humaine.

Lors de l'occupation, en 1884, par l'Allemagne, de toute la partie Nord de la Nouvelle-Guinée, raconte M. Brian-Chaminow, le savant explorateur eut alors la naïveté de protester contre cette annexion par un télégramme à Bismarck, ainsi conçu: Maclay coast natives reject German annexion. Ne rencontrant aucun écho à ses protestations, même dans sa patrie, il s'inclina devant le fait accompli. Du reste, sa santé devenait de plus en plus précaire, et il mourut à Saint-Pétersbourg dans le courant du mois d'avril 1888, sans avoir pu retrouver l'anthropopithèque.

Un demi-siècle s'est écoulé depuis la mort de celui qui, le premier, tenta de civiliser les indigènes de la Nouvelle-Guinée, de les dissuader de se nourrir ou de se régaler de la chair de leurs semblables et d'intéresser à leur sort misérable les gouvernements des grandes puissances. Voyons donc quel est le bilan civilisateur de ces cinquante années.

Incontestablement, l'anthropophagie a diminué très sensiblement; on mange bien encore, par-ci, par-là, de la chair humaine, mais c'est presque uniquement pendant les fêtes religieuses. L'esclavage, que, de son vivant, Maclay avait combattu énergiquement, n'existe plus; presque partout les indigènes ont reçu un statut juridique; beaucoup d'entre eux savent baragouner en anglais ou en allemand, et la plupart portent le pantalon ou la veste. Mais à côté de cela, l'alcoolisme et les maladies européennes font de terribles ravages; le contact de travail à long terme remplace l'esclavage; les "traders", négociants anglais, allemands ou hollandais, continuent leurs bouches échangées, et la propagande bolcheviste, qui sévit en Australie et dans l'archipel de la Sonde, guette déjà ces primitifs. Voici donc le revers de la médaille. Avouons qu'il n'est pas édifiant.



PROVERBES

- A coeur vaillant, rien d'impossible.
- Du bâton qu'on apporte, on est parfois battu.
- Chassez le naturel, il revient au galop.
- Jamais vantard ne fut son gars.
- A l'ongle on connaît le lion.
- Qui du diable vient, au diable va.
- Bon courage, bel ouvrage.
- Qui est seul va le premier.
- Comme on fait son lit on se couche.
- Il n'est si bon charretier qui ne verse.
- Le long jour ne fait pas l'ouvrage.
- Il ne faut pas aller par quatre chemins.
- Qui sème le vent, récolte la tem-pête.

LE "TABLEAU DE LA RIV.-OUELLE"

(suite de la page 3)

Et soudain, comme l'éclair qui, rapide, fend la nue d'orage, la lumière se fit dans cette nuit, dans ce chaos; lumière éblouissante, lumière surhumaine. Et la tempête s'apaisa en moi.

"Et il se fit un grand calme. Et le rayon divin, pénétrant jusqu'aux dernières jointures de l'âme, y répondit une douce chaleur, et une paix! cette paix qui surpasse tout sentiment. Et, à travers mes paupières fermées, je vis qu'une grande lumière était devant moi.

"O mon Dieu! oserai-je dire ce qui se passa alors!... N'est-ce pas profaner, en les affaiblissant trop, les merveilles de votre puissance? Je sentais que quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel se passait autour de moi. Et une mystérieuse émotion, cette sainte horreur que toute créature mortelle doit éprouver à l'approche d'un être divin s'empara de moi.

"Comme Moïse, mon âme se disait à elle-même: "J'irai et je verrai cette grande vision."... Et mes yeux furent ouverts, et je vis... ce n'était pas un rêve, c'était bien une réalité, un miracle de la droite du Très-Haut... Non, l'oeil de l'homme n'a jamais vu, son oreille n'a jamais entendu ce qu'il me fut donné de voir et d'entendre alors.

"Au milieu d'un nuage d'éclatante lumière, la Reine des cieux m'apparut, tenant dans ses bras son divin Enfant. Les splendeurs ineffables, qui jaillissaient de sa figure, étaient si éblouissantes qu'en comparaison le soleil n'est qu'une pâle étoile. Mais cet éclat, loin de fatiguer la vue, la reposait délicieusement.

"Douze étoiles formaient son diadème! L'arc en ciel était son vêtement; Et sous ses pieds, les nuages de pourpre de l'aurore et du couchant! Et derrière leurs franges dorées, des myriades d'anges souriaient et chantaient des hymnes qui n'ont point d'écho ici-bas. Et ce que j'entendais et ce que je voyais était si vivant, mon âme le saisissait avec une telle puissance, qu'il me semblait qu'aparavant tout ce que j'avais pu voir et entendre n'était qu'un songe vague de la nuit.

"La divine Vierge me regardait avec ce sourire immortel, qu'elle déroba sans doute aux lèvres de son divin enfantelet le jour de sa naissance. Et elle me dit: "Me voici, mon fils, je viens à vous parce que vous m'avez appelée... Déjà le secours que je vous envoie est proche... Souvenez-vous, mon fils..."

"Mais qu'allais-je dire, malheureux! Il ne m'est permis de révéler de ce céleste entretien que ce peu de paroles qui regardent ma délivrance. Le reste est un secret entre Dieu et moi... Il suffit de dire que ces paroles ont à jamais fixé ma destinée.

"Longtemps elle me parla, et mon âme dégagée de ses entraves, ravie, transfigurée, écoutait, dans une extase

Le vieillard

*Je croyais qu'avec l'âge on vivait les poèmes!
Quand m'apparut soudain la face d'un vieillard,
Pour la première fois, au creux des rides blêmes,
Je lus des mots affreux, lugubre cauchemar.*

*Ces mots étaient pourtant de la plume d'un maître;
Effroyable bourreau conçu par les Enfers.
On le nomme la Vie: aussitôt qu'on doit naître,
Il s'attache à nos pas, en inscrit les revers.*

*Sur les fronts trop unis, d'une ligne brûlante,
Il trace méchamment, en des vers douloureux,
Les chagrins et les deuils. Une ride cuisante
Apparaît chaque fois pour nous terrasser mieux.*

*La vie est un poète, un de ceux qu'on redoute;
Ses lignes font pleurer, ses stances font mourir.
Rien ne sert de le fuir, il connaît notre route,
Le front de ce vieillard disait qu'il faut souffrir.*

*Son faciès était las. Ses mains toutes écrites,
Sur ses genoux frileux qui tremblaient en accord,
Reposaient dollement. Et les lignes maudites
S'entassaient sur son front où fuyait le rebord.*

*Le vieux crâne dormait... j'insistai davantage,
Je voulais mieux connaître et lire sa douleur
Sur la terre, mon Dieu, qu'il est long le passage!
Le vers affreux, partout, recouvrait le dormeur!*

*Mon âme frissonnante à l'aspect de l'épave
Eleva son regard vers le Père divin,
Le suppliant, enfin d'affranchir cet escalve
Que la Vie a marqué comme un vieux parchemin.*

*Je me pris à rêver de la tristesse humaine:
Pourquoi cet homme est-il abandonné des cieux?
Tout à coup, ô surprise, une clarté soudaine
De joie est apparue! Il a levé les yeux!*

*Dieu permet au bourreau des rimes bien cruelles
Qui devront mutiler tout, hormis les prunelles
Où se doivent tracer les poèmes heureux.*

*Déjà, le vieillard que l'existence, sans doute,
En dépit de mes vers, profondément dégoûte,
A repris calmement son rêve bienheureux.....*

Jean BOISSEAU

inénarrable, la divine harmonie de sa voix. Eternellement cette voix retentira dans mon âme... Et des torrents de larmes, se faisant jour à travers mes paupières, inondaient mon cœur d'une rosée rafraîchissante...

"Enfin, peu à peu, le mystérieux prodige s'évanouit... Nuages, figures, anges, lumière, avaient disparu, et mon âme appelait encore par d'ineffables gémissements la céleste vision. Quand enfin je me détournai, le secours, qui m'avait été miraculeusement promis, était déjà arrivé. C'est alors, mon Révérend Père, que je vous aperçus près de moi. Vous savez le reste."

"Le lendemain, il y avait grand émoi parmi toute la petite population d'alentour. Le bruit du miracle s'était rapidement répandu, et la foule pieuse et recueillie, réunie dans la modeste église, assistait à une messe solennelle d'actions de grâces, célébrée par le saint missionnaire. Plus d'un regard attendri se tournait pendant la pieuse cérémonie vers le jeune officier qui, agenouillé près du sanctuaire, priaît avec une ferveur angélique.

"On dit que plus tard, dans un autre pays... loin, bien loin, par delà les mers, un jeune militaire, échappé miraculeusement à la mort, abandonnant un avenir brillant, s'était consacré à Dieu dans un cloître. Était-ce lui? Personne n'a jamais pu l'assurer.

"Si jamais vous passez près de la "vieille" église de la Rivière-Ouelle, n'oubliez pas de vous y arrêter un instant. Vous y verrez suspendu l'antique ex-voto qui rappelle le souvenir du miraculeux événement. Le tableau n'a pas de valeur artistique; mais c'est une vieille relique qu'on aime à voir, parce qu'elle nous dit une touchante histoire.

"Souvent des voyageurs, venus de loin, s'arrêtent devant cette poudreuse peinture, frappés de l'étrange scène qu'elle retrace. Souventes fois aussi, on y voit de pieuses mères de famille indiquer du doigt les divers personnages, et raconter à leurs petits enfants émerveillés la merveilleuse légende; car le souvenir de cette touchante histoire est encore vivant dans toute la contrée."

UN CODE DU TRAVAIL

Le plus récent et le plus émouvant exemple de cette clairvoyance latine-américaine vient de Costa-Rica. Ce pays sera, supposons-nous, le premier au Nouveau-Monde à adopter un code du travail basé expressément sur les Encycliques pontificales. Le code n'a pas encore été adopté par le Congrès, mais avec l'appui du Président Rafael Angel Calderon Guardia, tout indique qu'il passera. Le Président a dit: "Ce pays doit s'appuyer sur un programme de justice chrétienne".

Les termes du code sont la contre-partie législative de réformes qui furent approuvées l'été dernier, alors qu'un chapitre sur des garanties sociales fut incorporé dans la constitution nationale. A ce

moment, une copie des amendements fut envoyée au Pape, qui répondit en louant hautement "l'esprit strictement chrétien et catholique" qui essayait d'établir "les fondements de la vraie et solide paix sociale que peuvent seuls apporter les principes chrétiens."

Si, comme nous le souhaitons ardemment, la législation est adoptée, Costa-Rica aura l'honneur d'être le porte-étendard de l'ordre social chrétien dans les pays de l'Amérique latine. Il est obligatoire et il est agréable que des dirigeants éclairés montrent la voie et incorporent dans la législation le programme social chrétien. Costa-Rica donnera un exemple de dévouement à l'idéal chrétien.

LES SAINTS DE LA SEMAINE

21 mai

Bienheureux Bernard de Morlas et ses deux disciples;
Sainte Gisèle ou Isbergue, fille de Pépin le Bref et soeur de Charlemagne;
Dimanche dans l'Octave de l'Ascension.

22 mai

Saint Ausone, évêque et martyr, saint Cybard, abbé, patrons de la ville et du diocèse d'Angoulême;
Saint Bevens, chevalier provençal;
Saint Codrat, martyr;
Sainte Humilité, veuve et religieuse;
Sainte Julie, vierge et martyre, patronne de la Corse;
Sainte Quitterie, vierge et martyre en Gascogne;
Bienheureuse Rite de Cassia, religieuse de l'Ordre de Saint-Augustin;
Saint Romain, abbé de Druzes-les-Belles-Fontaines, au diocèse de Sens.

23 mai

Saint André Bobola, jésuite, martyr;
Saint Crispin de Viterbe, jardinier au couvent des Capucins de Monte-Rotondo;
Saint Didier, archevêque de Vienne;
Vénérable Jean-Baptiste Gault, prêtre de l'Oratoire et évêque de Marseille;
Saint Jean-Baptiste de Rossi, chanoine;
Saint Didace, martyr.

24 mai

Saint Donatien et saint Rogatien, ou les Enfants nantais, martyrs;
Saint Gérard de Lunel, enfant pèlerin;
Esther, épouse d'Assuérus;
Saint Gérard de Lunel, solitaire;
Sainte Marie Jacobé et sainte Marie Salomé, ou les saintes Maries de Provence;
Notre-Dame Auxiliatrice;
Notre-Dame de Hal.

25 mai

Saint Aldhelm, évêque de Sherborne;
Saint Grégoire VII, Pape, invincible défenseur de la liberté de l'Eglise, confesseur;
Sainte Madeleine-Sophie Barat, fondatrice des Dames du Sacré-Coeur;
Saint Zénobe, évêque de Florence;
Saint Urbain, Pape et martyr.

26 mai

Saint Gond, abbé;
Vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, carmélite;
Bienheureuse Marie-Anne de Jésus, vierge, surnommé le lys de Quito;
Saint Philippe de Néri, confesseur;
Saint Zacharie, martyr, second évêque de Vienne;
Saint Eleuthère, Pape et martyr.

27 mai

Saint Bède, appelé le Vénérable, docteur de l'Eglise, confesseur;
Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, de l'Ordre des Carmélites;
Bienheureux Pierre Marty Sanz, évêque de Mauricie, et ses compagnons, de l'Ordre de Saint-Dominique, martyrs en Chine;
Sainte Restitue, vierge et martyre;
Saint Jean Ier, Pape et martyr.

LES REGRETS DE SIMONE

Simone, voulant se servir à table sans permission, renverse la sauce sur la nappe et sur ses vêtements:

— Vois ce que tu as fait, maladroit! lui dit son père.

— Oh! oui, fait Simone contrite, c'est malheureux, une si bonne sauce! LES PRECISIONS DE GERMAINE...

La maman. — Germaine, donne un morceau de ton gâteau à ta petite soeur. Rappelle-toi qu'un plaisir partagé est double.

Germaine. — Oui, maman, mais un gâteau partagé, ça ne fait qu'un demi-gâteau.

Le savez-vous...?

On trouvera les réponses en page 8

1.—D'où vient le mot "cortège"?

2.—Quelle différence y a-t-il entre "permettre", "autoriser" et "tolérer"?

3.—Quand et comment l'industrie des VERS-A-SOIE s'est-elle introduite en Europe?

4.— Quel danger se présentait pour Montréal lorsque le péril iroquois diminuait?

5.— En quoi consistaient les fonctions de commis du grand voyager de la Nouvelle-France?

6.— Le relâchement des catholiques au début du régime anglais sembla-t-il alarmer les fidèles?

Dimanche, 21 mai 1944

Le savez-vous...?

Réponses aux questions posées en page 7

1.—Le mot "cortège" vient des deux mots latins "corpus", corps, et "tegere", couvrir, défendre. Ce mot désigne originellement l'ensemble de ceux qui accompagnent un prince dans une cérémonie publique, et qui protègent sa personne.

2.—"Permettre" une chose, c'est la laisser faire en l'approuvant; la "tolérer", c'est la laisser faire quoiqu'on ne l'approuve pas, parce qu'il y aurait plus grand inconvénient de l'empêcher, ou, si on ne la désapprouve pas positivement, en se réservant de l'empêcher dès qu'on y verra de l'inconvénient; l'"autoriser", c'est la permettre en assumant la responsabilité qu'elle entraîne.

3.—L'industrie des vers-à-soie s'est introduite en Europe vers 527. Deux religieux apportèrent des Indes à Constantinople des oeufs de vers-à-soie. L'empereur Justinien favorisa la propagation de ces précieux insectes, et l'industrie des vers-à-soie prit un grand développement à Athènes, à Corinthe. En 1130, elle s'introduisit en Italie, et en 1450, sous le règne de Charles VIII, en France.

4.—C'est à M. de Mézy que revint le triste honneur de troubler la paix si récente et si instable de Montréal après la fin des vives attaques iroquoises. Tout le temps que Villemarie avait enduré son long martyre, les autorités québécoises ne s'étaient pas trop alarmées. Elles prétendaient avoir accompli leur devoir en tentant d'empêcher Maisonneuve d'accomplir son projet. Mais lorsqu'un semblant de paix s'établit, c'était autre chose! Mézy voulut se faire reconnaître comme la source immédiate de tous les pouvoirs. Il

nomma les officiers d'une sénéchaussée: Arthur de Sully, juge civil et criminel; Nicolas de Monchy, greffier et notaire, et Charles Le Moyne, procureur du Roi. Les Sulpiciens, qui étaient seigneurs des lieux et à qui appartenait le droit de nommer aux charges, désignèrent Charles d'Ailleboust de Musseau, juge de la seigneurie; Bénigne Basset, greffier, et Jean-Baptiste Migeon, de Branssat, procureur fiscal. En définitive, ce furent les seigneurs qui eurent le dernier mot.

5.—Le 6 novembre 1728, le sieur Pierre Robineau de Bécancourt, baron de Portneuf, nomma un commis pour le remplacer à Québec dans ses fonctions de grand voyer dans la personne du sieur Maillou. Les fonctions de ce commis consistaient à surveiller l'alliement des maisons dans la ville de Québec, à tenir le rues débarrassées suivant les ordonnances de voirie et à surveiller l'entretien des chemins royaux dans la région.

6.—Le relâchement des moeurs durant cette période si douloureuse de notre histoire semble avoir alarmé la population du Canada, notamment les religieuses Hospitalières de Montréal, qui écrivaient à leurs soeurs de La Flèche: "Priez, priez pour la conservation du peu de religion qui reste dans le pays. Elle paraît près de s'éteindre; le libertinage est à son comble, et il se commet tous les jours des crimes atroces. Les femmes mêmes semblent avoir perdu la crainte de Dieu..."

Simple honnêteté est la meilleure politesse, comme la tempérance est le meilleur médecin.

La petite bonne

Le joyeux pince-sans-rire Alphonse Allais avait à son service une jeune Bretonne bête comme un pot et d'une naïveté prodigieuse.

Un jour il lui dit de porter une lettre à la poste, et c'est seulement après son départ qu'il s'aperçut qu'il avait oublié d'écrire l'adresse sur l'enveloppe. Il pensa qu'elle s'en apercevrait et rapporterait la missive. Mais la jeune domestique revint les mains vides.

— Et ma lettre? demanda Alphonse Allais.

— Je l'ai mise à la poste.

— Vous n'aviez donc pas vu que l'enveloppe ne portait aucune adresse?

— Oh! si, s'exclama la petite bonne; mais j'ai cru que monsieur ne voulait pas que je sache à qui il écrivait.

A propos de TIMBRES

ETHIOPIE

On vient de recevoir en Amérique les timbres émis en Ethiopie, en 1943, pour commémorer le 13e anniversaire du couronnement de Haile Selassie. Ce sont des timbres de 4, 8, 12 et 20 centimes portant, en violet, l'inscription "Obélisque, 11-3-1943", ces timbres commémorent aussi la restauration, le 3 novembre, de l'Obélisque qui est le monument de l'indépendance éthiopienne.

URUGUAY

De nouveaux timbres ont été mis en circulation en Uruguay. Signalons les suivants: un timbre de 20 centesimos, bleu, pour poste aérienne, de la série du "charriot à boeuf"; un timbre rose de 20 centesimos avec le portrait d'Artigas.

MOTS pour RIRE

L'idée d'Alcibiade

Alcibiade Zanazy, qui habite dans la bonne ville d'Orléans, est fiancé depuis quelques mois à la plus jolie fille d'Angers. Trois fois par semaine, en dépit de la distance, il va faire sa cour à sa chère Eglantine.

Tout alla bien pendant l'heureux temps des fiançailles.

Mais le jour du mariage, Alcibiade ne trouve-t-il pas le moyen de se lever trois heures en retard. Lorsqu'il arrive à la gare il est dix heures et demie et le mariage à Angers doit être pour onze heures précises.

Alcibiade se désespère. Soudain une idée de génie lui traverse l'esprit. Il s'élance vers la poste et expédie la dépêche suivante: "Manqué le train. Arrive par le suivant. Surtout ne pas se marier sans moi."

Au tribunal

Le juge — Pourquoi avez-vous tué votre femme?

L'accusé — Que voulez-vous, ma femme paraît toujours que je mourrais avant le... Alors, moi, je n'ai pas voulu qu'elle gagne son pari.

Chagrin d'ivrogne

Dupinard se désolait parce qu'il vient d'enterrer son épouse.

— Voyons, mon vieux, lui dit un ami pour le consoler, il faut te faire une raison, nous sommes tous mortels.

— C'est vrai, répliqua Dupinard, mais maintenant je n'aurai plus l'excuse de boire à sa santé.

Un compte rendu précis

Dans la salle de rédaction d'un grand journal américain, le directeur avait fait afficher un avis portant ces simples mots:

"De la précision. Encore de la précision."

Un jeune reporter, nouvellement admis comme collaborateur, apporta son premier article le lendemain de l'affichage.

C'était le compte rendu d'un meeting dans lequel le directeur lut avec stupéfaction la phrase suivante: "Trois mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf yeux fixaient l'orateur."

Il fit appeler le reporter et lui demanda d'un air sévère:

— Que signifie cette plaisanterie?

— Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur, répondit celui-ci. Dans l'assemblée il y avait un borgne; vous voyez que je suis précis.

La réplique du Gascon

Certain gentilhomme de haut lignage, mais né sur les bords de la Garonne, vantait un jour à la reine, femme de Louis XV, un remède excellent dont lui seul possédait le secret et qu'il avait fait prendre à l'un de ses amis qui était à toute extrémité et condamné par tous les médecins.

— L'a-t-il guéri? demanda la reine.

— Madame, répondit notre homme, dès le lendemain j'allai pour le voir; il était sorti.

— Comment sorti? fit Sa Majesté étonnée.

— Oui, madame: il était allé se faire enterrer à Saint-Sulpice.

SOLUTION

du problème proposé la semaine dernière

LES CHIFFRES

Voici comment il faut disposer les chiffres



Humour britannique

Dans une école à Londres, le professeur donna aux garçons une composition à faire sur Christophe Colomb. L'un d'eux écrivit ce qui suit:

Colomb était un homme qui pouvait faire tenir un oeuf sur sa pointe sans le casser. Le roi d'Espagne appela Colomb près de lui et lui dit:

— Pouvez-vous découvrir l'Amérique?

— Oui, dit Colomb, si vous me donnez un bateau.

Il reçut son bateau et vogua dans la direction où il se croyait que l'Amérique devait être découverte. Les ma-

telots se mutinèrent et déclarèrent que cet endroit n'existait pas. Mais, bien des jours après, le pilote vint à lui et lui dit:

— Colomb, la terre est en vue!

— Alors, c'est l'Amérique, dit-il.

Quand le navire accosta, ils virent une troupe de nègres sur le rivage.

Colomb demanda:

— Alors, c'est l'Amérique?

— Oui, répondirent-ils.

Ensuite il leur dit:

— Je suppose que vous êtes les nègres?

Le chef répondit, en toute simplicité:

— Oui, ne le sommes.

Et il ajouta, d'un ton interrogateur:

— Et vous, êtes-vous Christophe Colomb?

— En personne, dit-il.

Alors le chef nègre se tourne vers ses hommes, et dit:

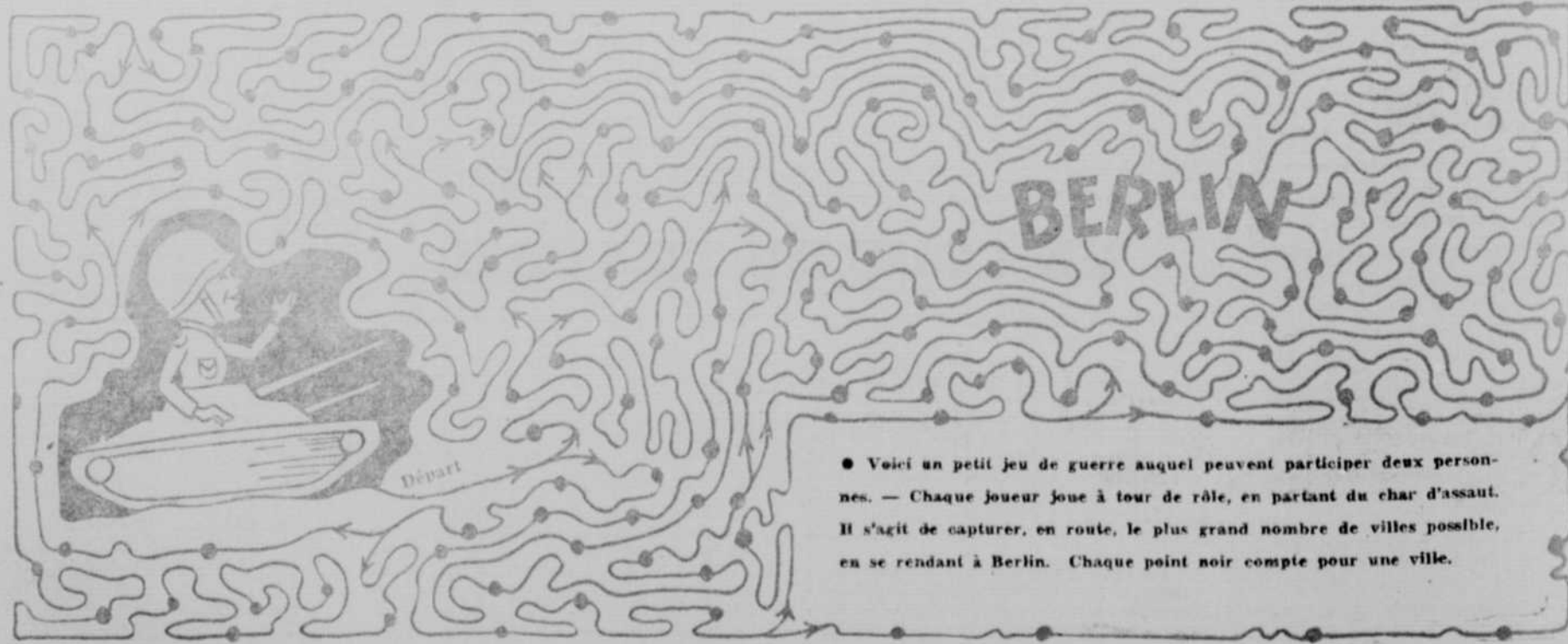
— Il n'y a rien à faire, nous sommes découverts!...

UNE FIEVRE EXTRAORDINAIRE

La poupée de Suzie est malade. Mado lui rend visite.

— Comment va votre petite fille, Madame? Est-ce que la fièvre a monté depuis hier?

— Oh! oui, Madame, de deux mètres!



● Voici un petit jeu de guerre auquel peuvent participer deux personnes. — Chaque joueur joue à tour de rôle, en partant du char d'assaut. Il s'agit de capturer, en route, le plus grand nombre de villes possible, en se rendant à Berlin. Chaque point noir compte pour une ville.

Jeux d'esprit

LES JEUX INNOCENTS

- Comment aimez-vous ?
1. — Bien fraîche et pure.
 2. — De grande taille.
 3. — Marquant la surprise.
- Où le placez-vous ?
1. — Dans la carafe.
 2. — En un lieu élevé.
 3. — Au chapitre des interjections.
- Qu'en faites-vous ?
1. — Une boisson saine.
 2. — Une dimension.
 3. — Une exclamation.

CUISINE AMUSANTE

En mélangeant ensemble une patte de moustique, un coeur de coq, une patte de souris, une lête de pintade et une pincée de sel, vous obtiendrez un plat sain et nourrissant. Quel est-il ?

NOM DE SAINT

Avec trois pièces de monnaie, former le nom d'un saint.

LA FOIRE AUX CALEMBOURS



FANTAISIE ARITHMETIQUE

En trois chiffres, indiquez qu'on est réduit à boire de l'eau.

SOLUTIONS

des problèmes proposés la semaine dernière.

LE JEU DES SYLLABES

Cigare, tapage, grenouille, poêle, modèle, peluche, adage, aubade, chapiteau, position.

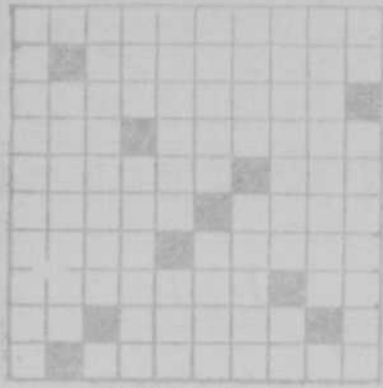
En supprimant la deuxième syllabe, on obtient les mots suivants : cire, Tâge, grêle, pôle, môle, pêche, âge, Aude, château, potion.

SYNONYMES

Tête, obscur, union, triste, entredre. — Mener, élevé, disciple, anser, image, lourd, labour, entrer. — Assembler. — Secours, origine, naître. — Rêve, entier, venir, entente, raisonnable, succès. Toute médaille a son revers.

Mots croisés

Problème No 375 et solution du No 374

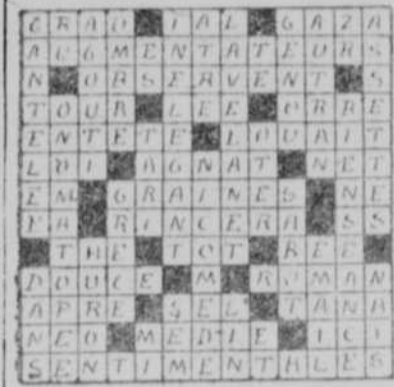


HORIZONTALEMENT

1. — En chirurgie, ce qui a rapport à l'épaule. — 2. — Petits barils à manche des potiers. — 3. — Petites parties. — 4. — L'âne en avait tordu la largeur de sa langue. — 5. — De fort poids. — 6. — De bonne heure. — 7. — Désir immodéré. — 8. — Noms de quatre rois de Hongrie. — 9. — Les quatre cinquièmes des rades. — 10. — Déposer un enjeu. — 11. — Elles ont reçu un troisième labour. — Note. — 12. — Dans l'Est. — Vieux mot français qui signifiait mouillé. — 13. — Presque adorées.

VERTICALEMENT

1. — Remplaçait. — 2. — Hirondelles, en vieux français. — 3. — Donner suffisamment et même au delà. — 4. — Pacha incomplet. — Chef-lieu de canton du Gers. — 5. — Champignon parasite des végétaux. — Chevalier ou chevalière. — 6. — Ville du Nord de la France. — Habitait autrefois près des Perses. — 7. — Au téléphone. — Reteindre des étoffes. — 8. — Petites lies. — Négation. — 9. — Eruptions colorées. — 10. — Préposition. — Laps de temps exigés pour déchargement d'un navire de commerce.



LOGOGRIPHE

Cadeau, Aude, eau, duc, dû, déca, dé, au, écu.

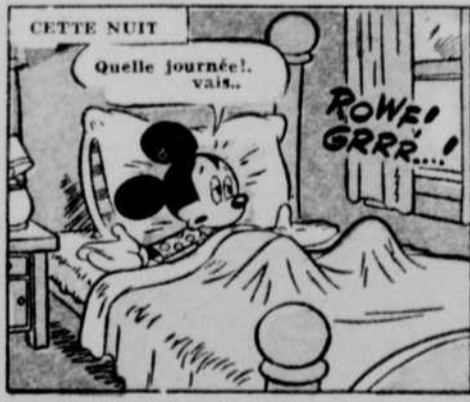
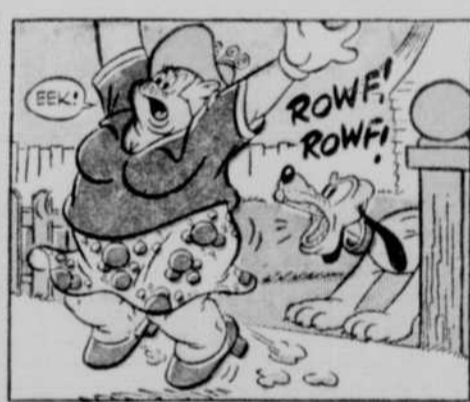
DEFINITIONS AMUSANTES

1. Charme. — 2. Bonne. — 3. Carreau. — 4. Frais. — 5. Rennes.

CHARADE

Mon premier est cerf, mon second est volant et mon tout : cerf-volant.

LA SOURIS MIQUETTE





CHRONIQUE des Jeunes NATURALISTES

Directeur : Louis-Philippe AUDET,
88, Grande Allée, Québec

No 447 -- 21 MAI 1944

La truite mouchetée

● par Gustave PREVOST

(Conférence prononcée à Radio-Canada, sous les auspices de Radio-College, le 24 janvier 1944.)

La truite mouchetée est un poisson d'un caractère tout particulier à la province de Québec, puisque, de par le monde entier, c'est dans cette province qu'on le trouve en plus grande abondance. Aussi, est-un poisson très recherché, tant par les sportsmen que par les gourmets. C'est donc pour nous une ressource naturelle qu'il importe de conserver et de développer, car elle nous attire de nombreux touristes qui laissent tomber annuellement dans les coffres du trésor public plusieurs millions de dollars. Cependant, pour réussir à conserver cette espèce si précieuse, il nous faut d'abord connaître son mode de vie et ses exigences. C'est ce que je me propose de vous exposer durant les quelques minutes qui vont suivre.

La truite mouchetée, connue aussi sous les noms de truite rouge, tachetée, de ruisseau, saumonée, préfère les eaux froides et bien aérées de ruisseaux, de rivières et de lacs. C'est pour cette raison qu'on la trouve surtout dans les régions montagneuses. Si cependant les eaux s'échauffent trop ou deviennent polluées, la truite disparaît de ces lieux. Il faut donc éviter le déboisement intense qui enlève l'ombrage aux poissons, détruit une partie de ses sources d'alimentation, provoque l'irrégularité du débit des eaux qui peut être funeste à la vie de la truite. Si l'on construit des barrages nécessités par le développement de l'industrie, aménageons des passes migratoires pour que la truite puisse remonter en amont et qu'elle ne soit pas alors exposée à dépérir au pied des barrages. Si c'est une usine qui déverse dans la rivière des matières chimiques, voyons à les neutraliser. Règle générale, conservons donc intact le milieu naturel dans lequel vit la truite, et si les besoins de la vie moderne nécessitent un changement, trouvons les moyens adéquats pour parer à leurs effets néfastes.

Pour vivre, la truite ne doit pas cependant se contenter d'eau claire, il lui faut une nourriture abondante. La jeune truite se nourrit de petits organismes, elle prise les insectes et leurs larves ainsi que les crustacés, tels que les écrevisses. Elle s'attaque aux jeunes poissons lorsqu'elle atteint la taille de trois pouces environ. A partir de ce moment, elle croît rapidement et peut atteindre un poids presque inconcevable, soit dix-sept livres et demie. Cependant, dans les lacs qui renferment de la truite mouchetée et du méné (on entend par méné, l'ensemble des espèces de petits poissons sans valeur sportive mais qui sont susceptibles de servir de nourriture aux poissons d'ordre sportif), et bien dans ces lacs où la pêche à la truite y est pratiquée sur une grande échelle, il faut faire bien attention que les méné ne deviennent pas trop nombreux, car les chances de multiplication de la truite seraient très diminuées et cela à cause de la rupture de l'équilibre entre les diverses espèces. Comme meilleur exemple d conséquence d'équilibre rompu, prenons le cas d'animaux terrestres, tel que celui du kangourou d'Australie. Un bon jour, on introduit des lapins dans le but d'augmenter la faune terrestre de cette région. Malheureusement, ces derniers se développèrent à un tel point qu'ils mangèrent tout sur leur passage et mirent en danger la survie du kangourou. Pour parer à l'extinction du kangourou, il a fallu ériger des parcs clôturés pour empêcher les lapins de

s'introduire sur ces terrains. Par conséquent, cet équilibre des espèces est important à conserver et c'est pour cela que tout pêcheur intéressé à conserver un lac poissonneux doit tenir compte du nombre, du poids et de la longueur des poissons qu'il capture. Si le spécimen est expédié à l'Office de Biologie de cette province, on pourra même lui faire connaître l'âge du poisson. Cet âge se détermine par l'examen des écailles au microscope. Sur ces écailles, on peut y déceler des cercles concentriques. La saison d'hiver se traduit par des cercles très rapprochés, celle de l'été par des cercles plus distancés. Ces éléments sont suffisants pour déterminer l'âge des poissons.

Toutes ces données sont très utiles à l'Office de Biologie, car elles lui permettent de déterminer, s'il y a lieu, d'ensemencer certains lacs de truite mouchetée, truite dont les établissements de pisciculture de cette province font l'élevage. Ceux parmi vous qui n'auriez pas encore eu l'occasion de visiter ces établissements, je vous invite fortement à le faire dès l'été prochain. Vous les trouverez à Saint-Augustin, Gaspé, Tadoussac, Saint-Alexis des Monts, Baldwin's Mills. Vous pourrez voir le soin jaloux que l'on prend pour conserver cette espèce et cette visite sera suffisante pour vous convaincre que vous devez limiter le nombre des captures de truite et, à plus forte raison, que vous ne devez jamais pêcher la truite en temps défendu. Le gardien de ces stations vous expliquera comment on procède pour obtenir les oeufs de truites, il vous donnera les indications sur l'élevage de ce poisson. Il vous dira entre autres choses qu'à l'automne, les eaux de surface se refroidissent, les truites quittent leur domicile de l'été et montent à la surface. Poussées par l'instinct irré-

En 1900, le grand ornithologiste américain, le Dr Frank-M. Chapman présentait au monde ornithologique un projet qui, dans sa réalisation devint une importante contribution à la science. C'était le "Christmas Bird Census" ou "Christmas Bird Count" comme on le dénomme plus justement aujourd'hui.

Jamais dans l'histoire de la biologie, des amateurs n'ont fourni un si bel apport à la science.

Depuis 1900, chaque année au temps de Noël, plusieurs centaines d'ornithologistes amateurs ou professionnels de toutes les parties de l'Amérique, apportent bénévolement leur concours à la "National Audubon Society", dans la tenue de tels recensements. Au temps fixé, des clubs, des sociétés d'histoire naturelle de diverses régions organisent des excursions dans leur région respective afin de dénombrer les espèces d'oiseaux qui s'y rencontrent. En y joignant des notes sur les conditions climatiques, qui souvent influencent l'abondance des oiseaux, on

constate que, pour assurer la possibilité de la reproduction, elles s'acheminent vers les bords pour s'arrêter sur les frayères : rendez-vous de leurs amours. Elles revêtent alors leurs habits de noces en se parant des plus belles couleurs. La truite ayant un grand souci de propreté pour son nouveau domicile, transporte au loin, avec sa bouche, les cailloux et les branches qui obstruent l'endroit qu'elle s'est choisi, puis enlève le limon qui peut recouvrir le sable. L'emplacement qu'elle nettoie ainsi a environ une aire d'un pied de diamètre. Ces emplacements sont par consé-

● Lire la suite en page 15

Une famille de castors n'a pu s'adapter à la captivité

● par J.-A. Brassard

Au cours de la dernière saison estivale, les autorités du Parc National des Laurentides offraient au Jardin une famille de castors, comprenant le père, la mère et deux jeunes dont un du printemps et l'autre d'un an et demi. Cette famille fut logée dans un enclos, le long de la rivière DuBerger, en aval du pont. C'est là que nombre de visiteurs ont pu observer les moeurs de ces animaux industriels.

Au début, ces castors ont semblé s'habituer à la captivité, dormant le jour et travaillant, du crépuscule à l'aurore, à la construction de leur cabane. Ils étaient si occupés à confectonner leur nid que, pas un instant, l'on n'aurait pu penser qu'ils auraient pu s'échapper. "Heureux de leur sort, en apparence, ces castors avaient des aliments en abondance et un endroit idéal où ils pouvaient travailler", nous disions-nous. Que pouvaient-ils désirer de plus?... La liberté! Malgré leur apparente soumission, ces castors se souvenaient de leur temps de liberté, et ne devaient manquer aucune occasion de la reprendre. D'ailleurs, nous devions en avoir la preuve quelques jours plus tard.

Le père avait une conduite bizarre; il interrompait souvent son travail et

nageait le long de l'enclos en sondant la broche dans l'espoir, semblait-il, de lui trouver un point faible, par où il aurait pu s'enfuir.

Plusieurs jours se passèrent sans incident, et le père continuait toujours son même manège; quand enfin, il réussit à couper le tissu, à l'aide de ses fortes incisives, et à s'ouvrir un chemin au dehors. Grâce à la vigilance d'un gardien, il n'a pu aller bien loin; il fut attrapé aussitôt et ramené à son enclos.

Les dégâts réparés, nous devions être plus tranquilles; mais pas assez pour qu'on ait l'oeil ouvert sur les allées et venues du père et de sa famille. Dès lors l'habitude était prise, et surtout l'exemple donné aux autres, ce qui devait compliquer grandement la surveillance. Au lieu d'un castor à surveiller, nous en avions quatre qui, tour à tour, cherchaient des issues par où s'enfuir. A force de patience, l'un d'eux réussit à faire une ouverture et à s'évader, entraînant avec lui les autres. Une fois encore nous avons pu les ramener à l'enclos, sauf le plus jeune qui réussit à reprendre sa liberté.

(Reproduit des Carnets de la Société Zoologique janvier 1944)

a une idée assez exacte de l'état de la faune avienne à ce temps de l'année; c'est-à-dire à la fin de décembre alors que les populations d'oiseaux sont à peu près stables sur leur territoire d'hivernage.

On imagine facilement quelle immense énorme de renseignements on a pu ainsi amasser au cours de ces 43 dernières années. Ce travail a servi en particulier à délimiter assez exactement les territoires où hivernent chacune des espèces migratrices, à noter leur abondance ou leur pénurie, et parfois à découvrir les facteurs de variation grâce aux notes climatiques que les collaborateurs ont eu soin d'y joindre.

La "National Audubon Society" publie annuellement dans sa revue "Audubon Magazine" (Bird-Lore) les résultats de ce recensement. Pour sa part le "Canadian Field-Naturalist" publie les rapports des diverses provinces du Canada.

Des 7.744 rapports dans toute l'Amérique depuis 1900, Québec n'a à son crédit que 27 contributions, tandis que l'Ontario en a 309. Et la majorité des rapports du Québec proviennent de la partie sud, particulièrement de la région de Montréal.

La SOCIÉTÉ ZOOLOGIQUE DE QUÉBEC se devait donc d'apporter sa contribution au "Christmas Bird Count" dans la région de Québec et de Charlesbourg. C'est ce qu'elle fit en 1943 en inaugurant la Journée des Oiseaux le 21 décembre dernier.

Voici les résultats du travail accompli:

Le 21 décembre 1943, les trois participants soussignés se divisèrent respectivement les territoires suivants à explorer: Ste-Foy et région; Cap-Rouge, Pont de Québec jusqu'aux limites de Sillery; la région de Lévis, Charlesbourg et le Jardin zoologique de Québec. Ces parcours englobaient divers habitats: champs 36%, forêts de conifères 14%, bois francs 3%, bois à essences mixtes 39%, grèves 4%, régions urbaines 4%. La neige fut abondante toute la journée. Un vent léger soufflait nord-est. De 18 à 20 pouces de neige recouvrait le sol. La température varia de 8° à 14° F. Les rivières rencontrées étaient toutes gelées et sur le fleuve, on voyait d'abondants champs de glace en mouvement. Les trois participants couvrirent un trajet de 23 milles en 20 heures d'observation, en ski ou à la raquette. Les oiseaux suivants ont été signalés: 2 Harles communs (?), 7 Gelinottes huppées, 1 Faisan à collier, 3 Pics chevelus, 1 Pic arctique, 1 Geai bleu, 27 Mésanges à tête noire, 1 Grimpereau brun, 176 (appr.) Etourneaux vulgaires, 24 Moineaux domestiques, 15 Gros-becs des pins, 250 (appr.) Sizerins à tête rouge, 2 Plectrophanes des neiges. Au total 13 espèces et 534 individus.

Nous ne prétendons pas que cette liste d'oiseaux représente réellement et complètement notre faune d'hiver. Le but du travail d'ailleurs n'était autre que de connaître le nombre d'oiseaux rencontrés dans ce territoire limité, à cette époque et dans de telles conditions climatiques.

L'an prochain nous poursuivrons la même étude sur le même terrain à la même époque.

Madame Gustave Langell
Louis-Amédée Lord,
Raymond Cayouette.

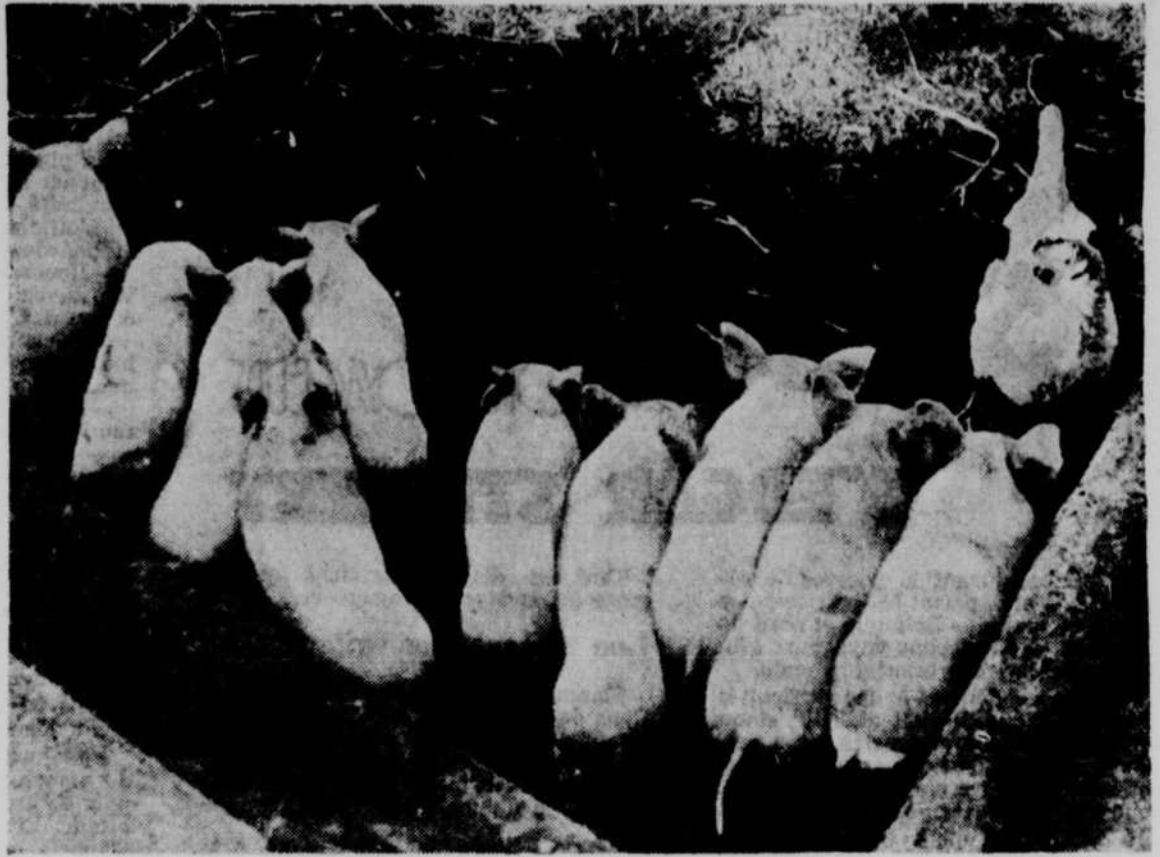
(Reproduit des Carnets de la Société Zoologique janvier 1944)

LES YEUX SUR l'Europe

● Courts récits épisodiques des mouvements de résistance dans les pays dominés par les puissances de l'AXE. Ces faits de la résistance sont tirés en grande partie de sources clandestines. Quelques-uns proviennent de rapports officiels et de journaux publiés dans les pays occupés.



● Dix petits cochons ne semblent pas trop incommodes par l'abandon de leur mère depuis qu'une poule "Leghorn" a quitté le poulailler voisin pour s'installer dans la porcherie et surveiller ses nouveaux "pupilles", leur indiquant, par exemple, qu'il est temps de prendre leur repas. Cette photographie a été prise sur une ferme de Harling, Essex, Angleterre.



Le numéro d'avril 43, du journal clandestin "Les Lettres Françaises", publie l'émouvante chanson du Franc-Tireur, dont voici quelques quatrains :

Ce n'était pas assez, Patrie
Que ce torrent de soldats verts,
Et ton vin rouge dans leur verre
Et ton armée à la voirie,

Il leur fallait les bras des hommes
Et le cœur naïf des enfants,
Mâtins gammes. Jours étouffants
Sommes-nous des bêtes de somme ?

Toulon Plus un mât n'y balance
Je n'entends que mon cœur qui bat,
Tout bas, tout bas, tout bas, tout bas
Il règne un bizarre silence.

Le silence blanc des statues
Dont les yeux vides sont sans larmes,
Et dans l'absence de tes armes
Ma France que désires-tu ?

"A quoi rêves-tu, notre mère ?
Les yeux perdus, les yeux tournés,
Vers la mer Méditerranée,
A quoi rêves-tu douce-amère ?

Je rêve, dit-elle, au printemps,
A notre gloire impérissable.
Qui refléurait parmi les sables
Je rêve d'Afrique, et j'attends . . .

Les jours d'apocalypse où volent
Les burnous rouges des spahis . . ."
N'attends pas, ma terre envahie !
Nous nous leverons de ce sol.

N'attends pas ! Tes fils ont choisi
La liberté, cette rebelle,
Pour que les noces soient plus belles
Je n'ai pas donné mon fusil.

Ecoutez, frères d'Algérie,
Mes ballades chanter l'espérance . . .
Où je tire, l'écho dit France
Où je meurs, renaît la Patrie.

● Après l'emprisonnement pendant des semaines des plus illustres représentants de la science française, tels que les professeurs Borel, Mauguin, Lapique, Cotton, Langevin, de l'Académie des Sciences; après le meurtre du grand physicien Heisenberg, des savants Vilde et Levitzki du Musée de l'Homme, torturés pendant un an dans les geôles allemandes, Jacques Solomon, maître de conférences au Collège de France, gendre du professeur Langevin, jeune savant éminent, et le philosophe Georges Politzer ont été assassinés le 26 mai 1942. Georges Politzer avait été torturé à coups de fouet à la Préfecture de Police sans qu'il désserât les dents, en présence du ministre Pucheu qui livra tant de Français au bourreau nazi et qui vient de payer de sa vie le prix de ses trahisons.

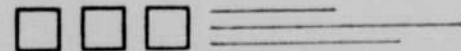
● La police secrète allemande en Pologne compte 60.000 agents ayant d'ailleurs à leurs services toute l'armée d'occupation au nombre de 500.000 hommes. Malgré ces moyens, la Gestapo n'a pas réussi à arrêter aucun des principaux chefs du Front Polonais de Résistance, ni à empêcher les diverses activités de ce Front, qui a fait imprimer et distribuer clandestinement à travers la Pologne, 120 périodiques dont seulement 12 jusqu'à date ont été saisis par les Allemands; ces périodiques ont une circulation de 300.000 copies, quelques-uns sont même imprimés en langue allemande pour être distribués parmi les troupes allemandes.

● Au début de février 1943, un médecin français, C., et sa femme furent arrêtés à Paris. On emmena avec eux leur petit garçon âgé de 4 ans. On le garda pendant 2 jours, enfermé sous les yeux de sa mère, puis le surlendemain, on le mit à la rue en plein Paris : "Débrouille-toi, 4 ans."

Suppression de la presse religieuse en France

Le journal de résistance religieuse "Cahiers du témoignage chrétien", qui publie une édition populaire sous le titre "Le Courrier Français du Témoignage Chrétien", donne des renseignements au sujet de la suppression croissante de la presse religieuse en France. Un journal après l'autre a été supprimé par la censure de Vichy pour avoir adopté une courageuse attitude chrétienne. La revue catholique "Esprit", publié par E. Monnier, les "Temps Nouveaux", les "Cahiers de notre Jeunesse", autre journal catholique, sont cités comme exemple. La revue "Christianisme social" et le journal de Pierre Maury "Foi et Vie" ont également cessé de paraître. La publication de calendriers religieux pour l'année 1944 a aussi été interdite.

● Le Conseil des Recherches médicales de Grande-Bretagne embouteille du sang asséché aux taux de 3,500 par semaine. Cette association coopère avec le ministère du Service régional de transfusion du ministère de la Santé ainsi qu'avec le Service de Transfusion de l'Armée. Le sang est fourni par des volontaires. L'Angleterre commença à assécher du sang en 1939; vers 1942, 26.000 bouteilles étaient prêtes. Jusqu'au début de la campagne de Libye, les Allemands se servaient du sang frais.



L'Anglais tel qu'on le parlera

Le moral paraît bien bas chez les Alliés d'Hitler.

A en croire, la B.B.C., une simple promenade dans les rues de Budapest suffit pour se convaincre que les Hongrois ne croient pas tant que ça à l'impenable forteresse Europe.

La plupart des librairies de Budapest auraient mis bien en évidence, au centre de leurs vitrines, un seul et même petit ouvrage.

Le titre ?
"Brush up your English . . ."

Le Discobole a disparu

A Aurillac, la statue de bronze du Discobole devait être prise par la Commission de Récupération des Métaux.

Quelques militants de la Résistance l'ont enlevée dans la nuit du 25 au 26 août.

Ils l'ont remplacée par un écriteau :
"Je ne veux partir en Allemagne . . ."
"Je prends le maquis ! . . ."
Depuis, le Discobole est introuvable.

Savez-vous que...

● Récemment, un groupe médical à bord d'un croiseur britannique débarqua dans une ville du sud-est de l'Arabie pour y traiter une épidémie de petite vérole. Dès leur première journée dans cette ville, 3.095 personnes furent vaccinées et un hôpital temporaire fut construit. Un chirurgien fut obligé d'enlever un oeil à un enfant malade afin de protéger la vue de l'autre oeil. Des aveugles accoururent alors et demandèrent qu'on leur rende la vue de la même façon, mais le chirurgien leur fit comprendre que Allah seul pouvait guérir les aveugles : les Arabes s'en retournerent satisfaits!

● Dans la dernière bataille avec le "Scharnhorst", le problème qui se posait était celui de placer le navire en ligne avec le canon de 14 pouces dont le "Duke of York" était muni. Grâce à l'attaque courageuse de trois destroyers britanniques, et malgré les canons beaucoup plus puissants du "Scharnhorst", ce but fut réalisé. Ceci marque un contraste avec les destroyers allemands qui accompagnaient le "Scharnhorst" qui se sont enfuis et n'ont pris aucune part dans l'action.

● Le principal district de production de caoutchouc dans l'Afrique tropicale britannique se trouve dans la bande de Tanganyika. Lorsque les Allemands possédaient ce territoire, avant la guerre, ils échouèrent dans leur tentative de production de caoutchouc et abandonnèrent leur projet. Plus tard, les experts britanniques de Malaisie découvrirent cette colonie abandonnée qu'ils mirent aussitôt en marche. En 1942, la production de caoutchouc à Tanganyika était de 1.000 tonnes par année, destinées à son voisin consommateur le plus rapproché, l'Afrique du Sud.

● Depuis des années, l'Angleterre est le principal pays producteurs de cartes géographiques de première qualité; elle envoie des cartes non seulement à l'armée britannique, mais aussi aux forces américaines. D'après le Prêt-Bail, l'Angleterre s'engage à fournir à l'armée et à l'aviation américaine en Angleterre, toutes les cartes géographiques dont elles ont besoin, ainsi que la plupart des cartes dont se servent les forces américaines dans le théâtre de la Méditerranée.

● Lors de la récente visite de la Reine aux quartiers généraux de la Ligue Victoria à Londres, elle rencontra des militaires et des civils venant de Chypre, Ceylan, Nigéria, Sierra Leone, Fiji et Maurice. Un pilote noir de Nigéria s'exclama: "Voilà une chose que je pourrai raconter à mes compatriotes".

Un évêque de l'Argentine condamne le racisme

Le gouvernement de l'Argentine, revenant sur sa première décision, a autorisé la publication du discours que Mgr Andrea avait l'intention de prononcer devant l'Académie des Sciences Morales et Politiques, avant que la réunion ne fut décommandée à la suite du refus du président Ramirez d'y assister. Ce discours était intitulé: "Liberté et autorité". Son caractère antitotalitaire s'est manifesté bien plus par les attaques dont il a été l'objet de la part des nationalistes que par son langage clair et courant. Mgr Andrea y passe en revue ses quarante ans consacrés à la défense de la liberté et de l'autorité. Il déclare: "Nous avons traversé une nouvelle période décennale au cours de laquelle le totalitarisme a commencé à prendre ses diverses formes avec le but avoué de combattre le communisme, et nous avons eu à nous élever de nouveau contre l'absorption des libertés individuelles et collectives... En conformité absolue avec l'esprit de l'Evangile, la doctrine de l'Eglise, les normes de la constitution et les préceptes de l'humanité, nous sommes en opposition ouverte avec tous les nationalismes fermés et exclusifs qui engendrent les rivalités, ainsi que les conflits de races et de nations."

C'est précisément sur ce point que le discours de Mgr Andrea a été attaqué. Les nationalistes l'ont dénigré au nom du "catholicisme argentin" et de la "tradition espagnole".

Les prêtres et la presse clandestine

Quarante prêtres français ont été arrêtés par la Gestapo pour avoir répandu des journaux clandestins, d'après un rapport de Vichy à la "Tribune de Genève". La publication clandestine la plus importante est la série des "Cahiers du Témoignage Chrétien", qui tire à plus de 25.000 exemplaires. Les Cahiers, qui comptent 16 ou 32 pages, sont imprimés en caractère extrêmement petits et ne traitent toujours que d'une seule question.

"France, prends garde de perdre ton âme", a été le premier Cahier. "Le Pape, les Evêques et la persécution nazie", "les racistes tels qu'ils se voient", tels sont les titres de quelques numéros particulièrement remarquables. Les "Cahiers du Témoignage Chrétien" contiennent des extraits des documents les plus importants sur la question traitée et sont devenus un arsenal de faits, d'arguments et de citations pour lutter contre le néopaganisme nazi. Les "Cahiers du Témoignage Chrétien" paraissent chaque mois. — (CIP)

MULTIPLIE VRAIES DECEPTIONNAGE

LES PIGEONS VOYAGEURS

D'EDGAR STEYAERT

On essaya, durant la guerre, de répandre l'emploi, parmi les patriotes des régions envahies — Belgique et nord de la France — de pigeons voyageurs afin de se procurer des renseignements.

Mais on se heurta, à des difficultés d'ordre pratique. Il était difficile, sinon impossible, de dissimuler des cages passant la frontière, et il n'y avait pas d'autre moyen de faire parvenir les oiseaux à ceux de qui on attendait les messages.

Il fallait également nourrir les pigeons. Or, les Allemands étaient en éveil, et quiconque était surpris à posséder du maïs subissait de graves sanctions. C'était strictement défendu.

Trois ou quatre grains poussiéreux trouvés au fond d'une poche suffisaient parfois à quelque officier exaspéré pour faire condamner un malheureux comme espion.

Mais le plus grand inconvénient provenait des oiseaux eux-mêmes. Les pigeons roucoulaient souvent au moment où on le désirerait le moins. Dans certains cas, ceci était tout simplement tragique.

Il y eut pourtant un Belge qui parvint à duper l'ennemi jusqu'à la fin de la guerre.

Une remarquable énergie

C'était Edgar Steyaert, de Lokeren. Il exerçait avant 1914 la profession de marchand de chevaux et voyageait beaucoup à l'étranger. Sa connaissance de l'allemand était parfaite.

Il avait un abord réjoui et sympathique et savait toujours placer une amusante anecdote au bon moment. Mais, sous son air détaché, il cachait une volonté d'acier.

Dès le début de l'invasion il commença par obtenir, grâce à son éloquence persuasive, la liberté de garder tous ses chevaux qui seraient ainsi, affirma-t-il au chef allemand, bien mieux soignés et toujours, évidemment, à la disposition des autorités militaires pour les réquisitions.

Entre temps, ses affaires étant forcément suspendues, il lui fallait vivre. Au vu et au su des maîtres provisoires du pays, qui lui adressaient des clin d'yeux complices quand ils le rencontraient, il s'adonna à la contrebande d'articles hollandais.

Ses retours étaient toujours marqués par des distributions de cigares et de liqueurs aux officiers qui ne demandaient qu'une chose : qu'il repartit le plus tôt possible.

Une fois sa sécurité bien assise, Steyaert ne tarda pas à se mettre à la disposition d'un service secret allié. Comme tant d'autres Belges, il collabora avec la Grande-Bretagne.

A partir de ce moment, et pour éviter l'ombre d'un soupçon de la part de l'ennemi, il cessa la contrebande et légitima son trafic.

D'accord avec les autorités allemandes, il ne remit plus pied sur le territoire hollandais. Il rencontrait ses fournisseurs à la frontière, dans un espace neutre, recevait ses marchandises sous l'œil des sentinelles et les payait.

Ce qui ne l'empêchait aucunement de passer ses messages, car lesdits fournisseurs travaillaient eux aussi, pour l'Intelligence Service anglais.

Steyaert était constamment en rapports avec les officiers allemands. C'était lui qui était chargé de recevoir l'officier commandant tous ceux qui descendaient du front pour cantonner.

Il en profitait pour se renseigner, de manière habile et précise, au cours d'innocentes conversations sur la composition de la division, ses pertes, etc.

Tous ces détails partaient ensuite grâce à des pigeons voyageurs.

Les messagers ailés

Comment obtenait-il les oiseaux ? Dans des caisses légères contenant scellées des marchandises et remises par une certaine vieille femme qui parlait le hollandais de merveilleuse façon, mais qui, on le devine, était Belge, comme lui.

Elle l'attendait chaque semaine à la frontière derrière les barbelés. Steyaert savait que le moindre heurt des colis éveillerait les pigeons, malgré la tor-



Elle l'attendait chaque semaine, à la frontière, derrière les barbelés.

peur dans laquelle ceux-ci étaient plongés par l'emploi de quelque drogue, préalablement administrée.

Le patriote n'ignorait pas que, moins de vingt-quatre heures après le moindre roucoulement il se trouverait en face d'une peloton d'exécution.

Mais rien n'effaçait de son visage le sourire béat qu'il adressait aux sentinelles à qui il promettait quelque bon cigare, parmi ceux (!) qu'il venait de recevoir.

La confiance en Steyaert était si complète que jamais personne ne songea à vérifier la qualité de ses havanes.

Cependant, un jour, on abattit un pigeon voyageur sur lequel on découvrit un message. C'était l'un de ceux que Steyaert avait lâchés avec, sous l'empannage un renseignement précieux.

On vint l'avertir. Il s'indigna hautement de pareille chose. Non pas qu'on eût tué l'oiseau mais qu'on eût osé tenter de communiquer avec les Alliés.

— Il faut nous aider, déclara l'officier allemand, à découvrir le coupable !
— Comment donc ! J'allais vous le proposer.

Il demanda, sous un prétexte quelconque, deux heures de répit et rentra chez lui en hâte. C'était pour mettre les autres pigeons en sûreté.

La cachette primitive des cages qui était sous des broussailles, dans un bois voisin fut changée. Il transporta les pigeons au fond d'une sorte de fossé asséché, derrière un fourré quasi impénétrable.

Le tout fut recouvert de branches et de feuilles. Puis, il revint vers les policiers militaires, qui, entre temps, avaient fait une besogne active.

Si active même, que Steyaert apprit, avec une consternation profonde qu'ils étaient sur la bonne piste. Sans qu'aucun muscle ne bougeât sur son visage,

il accepta de les accompagner dans le bois qu'il venait de quitter quelques minutes plus tôt.

Qui avait renseigné l'ennemi ? Mystère.

— Allons tant mieux !... s'exclama-t-il gaiement.

Il joua de malheur jusqu'au bout. Un pigeon se mit à roucouler au moment où les chercheurs passaient à proximité de la cachette.

L'officier s'arrêta avec une exclamation de triomphe.

— Hourrah !... Nous avons trouvé. Vous avez entendu ? ajouta-t-il en s'adressant à Steyaert.

Ce dernier, dont le sang-froid fut inouï, sourit et haussa les épaules avec indulgence :

— Erreur, murmura-t-il. Ca c'est un ramier ordinaire.

— Quoi ? s'effara l'autre. Qu'est-ce que vous racontez ?

— Vous êtes excusable de confondre, poursuivit Steyaert avec assurance, mais je vous répète que vous avez entendu un ramier. Le bois en est rempli. Je connais bien leur appel. Tenez, ils roucoulaient comme ceci.

Et, portant à sa bouche ses deux mains arrondies en abat-son, il imita excellemment le cri du ramier.

Puis il modula un autre roucoulement, légèrement différent.

— Celui-ci, continua-t-il, est le cri du pigeon voyageur. Vous voyez qu'on peut s'y tromper quand on n'a pas l'habitude. Et il y a encore toutes sortes d'appels provenant de canards sauvages qu'on pourrait croire provenant de pigeons. Tenez...

Steyaert se mit à exécuter un tel concert de chants différents que les Allemands ne s'y retrouvèrent plus du tout.

Et des douzaines de pigeons voyageurs auraient pu, à ce moment-là, faire entendre les roucoulements les plus bruyants sans aucun effet pratique.

Stoïcisme intégral

Nous avons dit que la volonté de Steyaert était peu ordinaire. Son énergie atteignit au stoïcisme et fut digne des hauts faits des héros antiques, pour le bien de la Patrie.

Il n'hésita pas, malgré que la situation lui fût horriblement douloureuse au point de vue moral, à laisser croire qu'il sympathisait ouvertement avec l'ennemi.

Seuls ses confidents et ses chefs connaissaient l'immense valeur, le dévouement intégral, la joie de sacrifice de cet homme. Les autres le tenaient pour traître et suspect.

Mais les Allemands se réjouissaient

de "l'attachement" de Steyaert et cela permit au patriote de poursuivre une tâche inlassable jusqu'à la fin des hostilités.

Edgar Steyaert ne fut pas le seul Belge à prétendre s'intéresser à la cause des envahisseurs.

Une certaine demoiselle C... nous respectons son anonymat sur son désir formel, s'inspira des mêmes principes et poussa la ruse plus loin encore.

Un jour, les émissaires alliés qui faisaient la navette entre la Belgique et la Hollande reçurent avis d'avoir à se méfier de cette personne, fille d'un hôtelier de Gand, qui était, précisait-on, à la solde de l'ennemi, alors qu'elle feignait le dévouement à la patrie belge.

En même temps, une deuxième note, fort étonnante, parvenait à ces émissaires. Elle disait à peu près ceci :

"Conservez soigneusement sur vous, en toute occasion le message concernant la prétendue trahison de Mlle C... qui, nous le précisons ici, est inventée de toutes pièces.

"Par contre, brûlez la communication actuelle après lecture.

"Au cas où, par malheur, l'un de vous serait arrêté par l'ennemi, il devra, avec une maladresse ostensible, tenter de détruire la note qui dénonce Mlle C... et faire en sorte qu'elle tombe entre les mains des Allemands.

Le but poursuivi était aisé à comprendre.

Devant l'attitude de leur prisonnier, les ennemis seraient persuadés, au cas où ils auraient en quelques doutes, de l'attachement indéfectible de la jeune fille, puisqu'elle était signalée comme félonne à ses compatriotes.

Les prévisions belges se réalisèrent point par point. Un jour, un message fut capturé. Chose, hélas ! à prévoir quotidiennement.

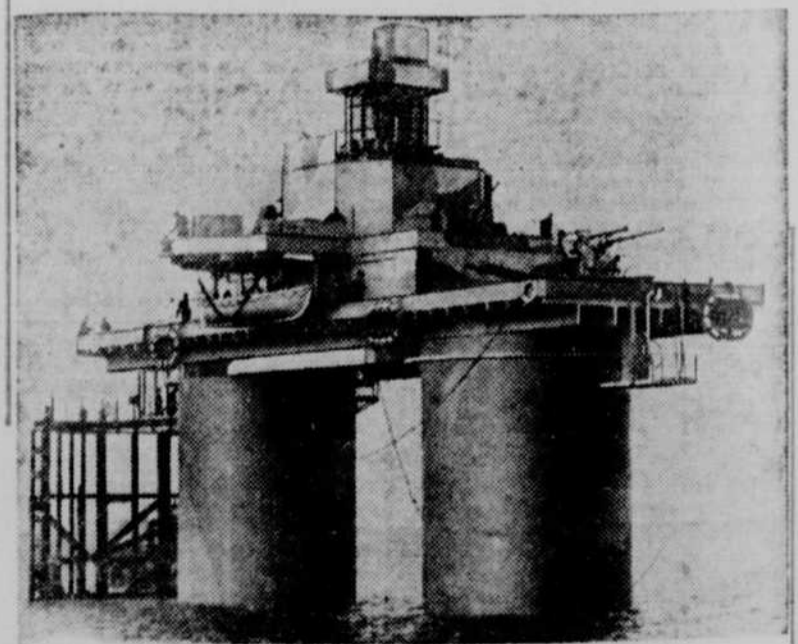
On trouva la fameuse dénonciation sur lui. On l'apporta à Mlle C... qui s'en montra inquiète et discuta, avec un impertinable sérieux, s'il y avait lieu de continuer à fréquenter les milieux suspects ou les abandonner.

Ce furent les Allemands eux-mêmes qui lui permirent une suite de brillantes missions, afin de reconquérir la confiance belge, et ceci durent plusieurs mois !

Mlle C... eut la joie de voir la fin de la guerre. Elle fut félicitée par le roi Albert et solennellement décorée.

Ce qui est le plus remarquable dans l'oeuvre des patriotes, c'est qu'il ne s'agissait nullement de "professionnels", si l'on peut dire, mais de gens, qui, du jour au lendemain, révélèrent, sans apprentissage, une habileté extraordinaire, parce que s'appuyant sur le patriotisme...
Alain MARTIAL

LES "ILES-FORTERESSES"



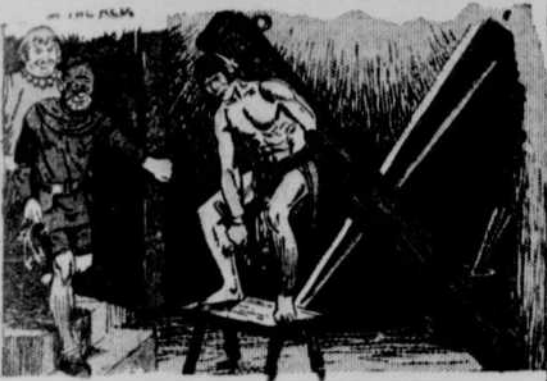
Des "iles-forteresse" protègent la navigation de la côte est de Grande-Bretagne contre les attaques des avions volant à basse altitude. Ces forteresses sont équipées comme les navires de la Royal Navy et tirent leurs noms des bancs où elles se trouvent. Elles consistent en deux tours en béton, d'une hauteur de 50 pieds à partir de leur base, et sont reliées par une superstructure en fer sur laquelle sont installés l'équipement et les canons antiavions. Une plateforme de débarquement aux poutres d'acier est fixée à la base. Les aménagements d'équipage sont dans les tours et au-dessous se trouvent le magasin d'officine et les provisions. La garnison se compose de "Royal Marine" sous la direction d'officiers de la réserve navale, tandis que des matelots font du travail technique. L'armée fournit les canons et l'équipement, donnant ainsi un intéressant exemple de la coopération qui règne entre les divers services. Les canons ont descendu un certain nombre d'avions allemands. Le courrier et les approvisionnements arrivent régulièrement aux forteresses. La photographie montre l'une de ces forteresses.

LE PRINCE Vaillant

ROMAN HISTORIQUE DU
TEMPS DU ROI
ARTHUR

PAR HAROLD R. FOSTER

Un pauvre rat, qui assouvit sa faim en grignottant une lanterne de cuir tachée de sang, est cause que le prince Vaillant parvient à se libérer des liens qui le retenaient à l'horrible instrument de torture inventé à son intention par Einar le Rouge.



Les nobles des "Terres Intérieures", invités à assister à ce spectacle, se pressent en riant à la suite d'Einar, dans l'escalier du donjon.



Le bourreau, suivi immédiatement d'Einar, pénètre dans la sombre salle... Vaillant referme brusquement la porte à la face des autres seigneurs. Un lourd madrier tombe en place pour permettre à la porte de résister à tous les efforts faits pour l'enfoncer...



Le maître-bourreau est si surpris de voir sa victime en liberté qu'il... mais n'avait-il pas déjà vécu trop longtemps!



"Vos mains n'ont certainement plus la force de tenir une arme, assure Einar tout en tirant son épée. "Cela vous coûtera deux fois plus cher pour avoir tenté de m'échapper!"



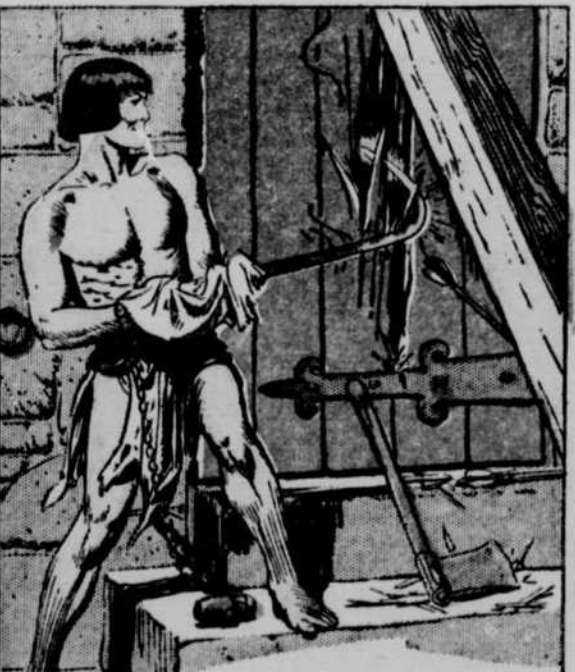
"Pourquoi faut-il, murmure Vaillant, qu'on trouve toujours la stupidité alliée à la brutalité?"



"Il y a une porte secrète dans ce donjon et vous allez me dire où elle est." "Jamais!" hurle Einar.



La porte paraît vouloir céder sous les coups de hache et de lance... La chevelure d'Einar flambe joyeusement... Qui cédera le premier d'Einar ou de la porte?



Se tenant hors de portée, Vaillant se sert d'une barre de fer rougie à blanc pour décourager ses assaillants... Le crâne d'Einar commence à griller...



"Je vais tout vous dire!" pleure Einar. "Ne vous pressez pas, cher ami. Nous avons tout le temps nécessaire." de répondre Vaillant.

La semaine prochaine : ...MAIS EINAR INSISTE.





ASTRONOMIE

● Adresser toute correspondance au Secrétaire, PAUL-H. NADEAU, 275, rue St-Cyrille, Québec.

Le septième art libéral OU L'ASTRONOMIE

Par Jean-Louis Le Scouarnec

L'homme est né médiocre et le seul point où il affaiblit cette médiocrité, c'est quand il reconnaît en lui-même la médiocrité de sa naissance.

Si son esprit n'est point attaché au désir de jouir, de voir, de commander, enfin s'il n'est pas fixé par le lien des concupiscences, il deviendra grand, devant la contemplation des grands objets.

L'Astronomie qui est la géographie des astres, est un de ces objets qui, nous invitant à regarder la féerie du Ciel, nous apprend à connaître la Terre. Ouvrons la Bible du Ciel, essayons d'embrasser dans le champ de nos yeux une faible circonférence de ce vaste espace, détachons notre vue des objets bas qui nous environnent, pour observer cette éclatante lumière et ces globes éternels, semblant obéir à une loi immuable et divergeant notre pensée dans ces merveilles, qui ne fut pour le Créateur qu'un soupçon de son omnipotence, de son infini, dans ces chefs-d'œuvre immortels.

Que nos regards supputent la hauteur de ces sphères, cherchant la réalité de ces circonférences et le temps de ces périodes, ne servant point à enfler nos faibles conceptions... Mais qu'ils soient pour nous, pour notre curiosité, pour notre infirmité humaine, un appui sur lequel notre présomption, notre arrogance se changera en un sentiment d'admiration et nous disposera à contempler se changera en un sentiment d'admiration et nous disposera à contempler en silence ces profondeurs incommensurables qui dépassent les calculs les plus intégraux et lesquels absorbent les principes les plus abstraits et les plus transcendents.

Notre chétive personne ne pourra que difficilement saisir le mouvement des astres, leur distance zénithale, réfraction atmosphérique, apogée, éliptique et l'orbite de toutes ces planètes connues, de ces étoiles, ces bolides, ces nébuleuses jusqu'aux astres errants; que la lunette méridienne, l'équatorial, ou le sextant ou le théodolite ne peuvent en déterminer les ascensions droites, les déclinaisons de celles, encore inconnues dans le monde scientifique et davantage dans le néant pour nous. Alors n'ayant pas au préalable, les notions d'un Herschell, d'un Laplace, d'un Flammarion ou d'un Frère Robert, nous allons faire un voyage dans l'univers astral en donnant de très faibles données de ce monde immense. D'abord commençons ce voyage circumnavigation du minuscule globe, nommé la Terre, sur laquelle vit l'ogueilleuse race de Japhet. Un cyclope voulant jouer aux quilles avec les planètes ne prendrait pas la Terre pour faire un plein jeu, car il verrait que sa forme ellipsoïdale diminuerait l'effet de son jeu, sachant que celle-ci a entre l'équateur et les pôles la différence de 1347 milles. Ce géant serait tout de même trompé par son imagination, parce que les montagnes de l'Himalaya, même le Gaourisankar, le pic le plus élevé de notre nature, (29,000 pieds fait une saillie d'environ 3-4 de millimètre, et notre boule comme rayon de 6,366 kilomètres semble plus unie que l'écorce d'une orange.

La Terre étant à nos yeux une immense table ronde de 1 milliard de lieues cubes, c'est-à-dire ayant une superficie de 22 millions de lieues carrées, est en réalité un grain de sable, sinon une poussière devant l'astre radieux équivalant 11,800 fois, cette insignifiante grandeur qu'est la Terre, considérant aussi que celui-là est égal à un rayon 109 fois plus vaste. Inutile d'ajouter combien la comparaison est disproportionnée et combien encore à l'égard même de notre petite planète et des éléments révoltés, nous semblons des électrons, pour ne pas dire des soupçons d'atomes.

Mais que notre découragement ne cède pas au désespoir... car nous avons un satellite qui a mérité les attentions du grand astronome Képler. Malgré les 96,000 lieues qui le sépare de nous, il est dit populairement que la Lune est le faubourg de la Terre, puisqu'il faudrait pour combler cette faible distance un chapelet de 36 terres ou de 118 autres lunes. L'oeil humain peut facilement révéler les détails de sa surface et un avion moderne ayant une vitesse de 400 milles à l'heure prendrait une trentaine de jours pour arriver à atterrir. Si le Soleil dérogeait à la loi universelle, ou par pur caprice viendrait à passer entre la Terre et la Lune, il nous reculerait quatre fois plus loin ou 320,000 milles...

Voyons quelques chiffres de Madame la Lune. Cette planète, dans le cercle qu'elle décrit autour de nous entre l'occident et l'orient, a un déplacement de 13 degrés par jours sur l'écliptique et l'inclinaison de l'orbite lunaire sur l'écliptique a une valeur de 5 degrés 9 minutes environ. Que verrions-nous de la Lune? Les astronomes imaginaires de ce satellite nous diraient que notre Terre roulant à 22 kilomètres par seconde dans sa translation autour du Soleil apparaît dans sa luminosité comme cendrée et que les clairs de terre donnent la couleur d'une boule grise, bleu foncé. Ils nous diraient qu'ils voient une configuration assez vague des continents. On verrait que la Lune n'ayant pas d'atmosphère, n'a pas d'eau, par conséquent, parce que l'eau sans pression atmosphérique, se transformerait, comme nous savons tous, en vapeur. Les plus haut pics de ce satellite, s'élevant à 12,000 pieds, conservent leur forme immuable et les multiples cratères volcans ou cirques criblant le sol à des profondeurs très grandes, sont les taches que nous voyons de notre Terre, que les anciens avaient prises pour des mers. La constance dans l'aspect que nous présente la Lune montre qu'elle révèle à la Terre le même hémisphère. Si elle n'était retenue par le

principe de l'attraction universelle, elle tomberait vers nous, et la catastrophe de l'attraction universelle, elle tomberait vers nous, et la catastrophe se produirait en 6 jours, 5 heures, 40 minutes et 13 secondes.

Ces astronomes imaginaires dont nous parlons nous diraient encore que le rayon de leur continent est à peu près de 1,741 kilomètres, que son volume vaut 1-49ième de celui de la Terre, que sa masse est de 1-77ième et sa densité de 3-5ième. Si quelqu'un connaissait la période de 19 années renfermant à peu près 235 lunaisons, il pourrait établir un calendrier perpétuel. Quittons maintenant cet astre parasite en augmentant notre vitesse; prenons celle qui, dans une seconde part de la Terre et va à la Lune, ou celle de la lumière, traversant l'espace à l'allure de 62,100 lieues à la seconde. Avec une vitesse semblable, nous atteignons en 8 minutes les feux du Soleil et nous avons quitté les désolations de la Lune ainsi que la minuscule Terre maintenant éloignée de 148,000,000 de kilomètres.

Dans ce disque brillant, dont la constitution tient de l'ignition on voit une infinité de granulations lumineuses, appelées Lucules et de petits interstices noirs nommés pores. Des taches plus ou moins sombres apparaissent souvent à sa surface, des taches variables et disparaissant rapidement pour venir de nouveau et quelquefois se segmenter durant quelques mois. On remarque encore sous cette masse continue de gaz et de vapeurs, des protubérances ou immenses jets de flammes de couleurs rosées, qui s'élevant en dehors du disque dans toutes les directions atteignent jusqu'à 50,000 kilomètres de hauteur. L'analyse spectrale nous démontre que le noyau solide et les deux atmosphères superposées n'existent pas, mais que les couches extérieures se refroidissent par rayonnement, les vapeurs métalliques se condensent en gouttelettes incandescentes, constituant la photosphère. Ces gouttelettes retombent ensuite comme un sorte de pluie dans les couches inférieures, où elles se transforment de nouveau en vapeur, établissant des courants incessants dans la masse du Soleil. Au-dessus de la surface brillante de la photosphère se trouve une couche gazeuse de couleur rosée relativement mince et complètement diaphane, qu'on appelle la chromosphère, ou sphère colorée. Les taches dont nous parlions il y a un instant, résultent d'éruptions gazeuses qui déterminent dans le Soleil des soulèvements et des dépressions formant des cavités dans la photosphère, lesquelles cavités se remplissent de vapeurs métalliques, refroidies dans les hauteurs de la chromosphère. Ces taches ressemblent à des nuages épais, interceptant plus ou moins les rayons émis par les couches inférieures. Le 11 septembre de l'année 1940,

les savants voyaient une quinzaine de taches donnant une superficie de 30,000 milles; le 29 du même mois, également en 1940, un segment recouvrait 1-6ième de la surface solaire. D'après ces taches, les astronomes peuvent au moins durant 168 heures prédire la température presque infailliblement.

En quittant ce maître de céans, nous côtoyons Mars, le petit monde rouge, ayant deux satellites éloignés respectivement de 5,000 et 15,000 lieues. La planète Mars dont la révolution sidérale s'effectue en 780 jours, a passé l'année dernière à près de 50,000,000 de milles de nous.

A peine un saut et nous voilà sur Vénus, la planète blanche, "La Stella Matutina", aussi chez les païens, la déesse d'une beauté incomparable, ayant pour jour le vendredi. Cette étoile nommée aussi Vesper, surpasse en éclat les plus belles étoiles et sa ressemblance avec notre globe est frappante, au point de vue de ses dimensions et de son atmosphère. Sa révolution sidérale s'accomplit en 225 jours. A la suite de Vénus et de Mars, nous rencontrerons dans notre voyage, un grand nombre de petites planètes, les planétoides, puis Jupiter, qui par son volume est une des planètes les plus considérables.

Cette fois-ci, c'est non pas un saut mais un pèlerinage qui doit être fait pour visiter la planète sainte de Saturne, auréolant son globe d'une couronne splendide, d'un anneau qui défie la comparaison avec tout ce qui est connu dans le ciel. Cette planète se trouve éloignée de quelque 886,000,000 de milles du Soleil. Son diamètre est de 71,000 milles; elle effectue sa rotation sur elle-même en 10 heures et sa révolution autour du Soleil en 29 ans.

Il y a encore, comme planète extérieure, Uranus, brillant comme une étoile de sixième grandeur, avec quatre satellites, Ariel, Umbriel, Titania, Obérou, qui ont ceci de particulier que leur révolution s'effectue dans le sens rétrograde Viendrait ensuite la planète Neptune éloignée de 2,700,000,000 de milles de nous. Point n'est besoin de dire qu'elle n'est point visible à l'oeil nu. Dans leurs instruments, les astronomes ont constaté néanmoins qu'elle effectuait sa révolution autour du Soleil en 165 ans.

Après les planètes, il y a les comètes, et plus loin, les étoiles, soleils elles aussi, comme le nôtre. Enfin, emportés par notre rayon de lumière, nous nous éloignons de notre agglomération d'étoiles. Après un million d'années nous atteignons l'agglomération la plus proche, la nébuleuse d'Andromède, éloignée de 5,000,000,000,000,000 milles de notre Terre. Cette nébuleuse qui comprend des milliards d'étoiles se rapproche et vient sur nous au rythme de 200 milles par seconde.

● Lire la suite en page 15

LA TUBERCULOSE

LE BACILLE DE KOCH

ses caractères,

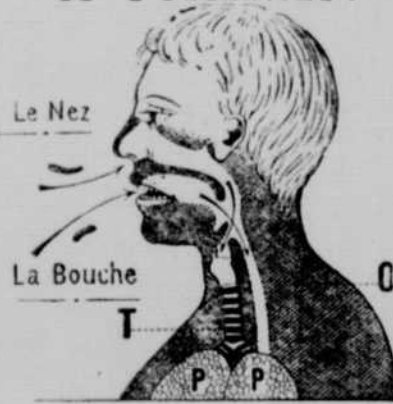
Comment
il envahit
l'organisme

La TUBERCULOSE, dénommée aussi PHTHISIE ou MALADIE DE POITRINE, est causée par un microbe (le bacille de Koch) qui vit le plus souvent dans les poumons, mais qui peut également infecter d'autres organes. Il y a donc, en plus de la TUBERCULOSE PULMONAIRE, des tuberculoses : du foie, des reins, du cerveau, des os, de la peau, etc.

La TUBERCULOSE PULMONAIRE est la plus répandue de toutes les maladies qui déciment l'humanité.

Texte et gravures fournis par la maison E. MAZO, 35, boulevard St-Martin, Paris.

V. LES PORTES D'ENTRÉE DE L'ORGANISME.



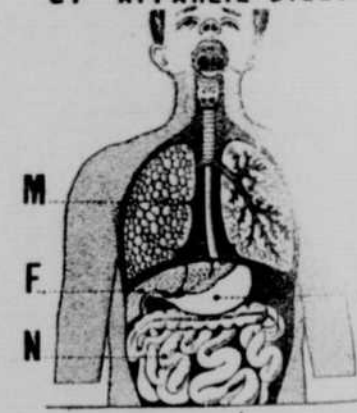
V. — LES PORTES D'ENTRÉE DU MICROBE DANS L'ORGANISME.

Le bacille de la tuberculose pénètre dans l'organisme par les voies les plus diverses : la moindre blessure de la peau, une écorchure banale, peuvent lui servir de porte d'entrée; mais, c'est surtout par les voies digestives avec les aliments (B), qu'il s'introduit dans notre corps.

Dans le 1er cas, le microbe provenant, par exemple, de crachats desséchés arrivera, mélangé aux poussières jusque dans les poumons et s'y développera.

Dans le 2e cas, soit avec le lait, soit avec la viande d'animaux tuberculeux, soit même comme conséquence de la funeste habitude qu'ont les enfants de mettre leurs doigts, ainsi que toutes sortes d'objets souillés dans leur bouche, le bacille arrivera dans l'intestin.

VI. APPAREIL RESPIRATOIRE ET APPAREIL DIGESTIF



VI. — L'APPAREIL RESPIRATOIRE ET LE TUBE DIGESTIF.

Du poumon ou de l'intestin, suivant les cas, véhiculé tantôt par le sang, tantôt, et même plus souvent encore par la lymphe, le bacille tuberculeux peut envahir d'emblée tout l'organisme : c'est la TUBERCULOSE GÉNÉRALISÉE, ordinairement sous la forme granuleuse, rare, il est vrai, mais toujours très grave. D'autres fois, le microbe s'implantera dans certains organes, où il trouvera des conditions particulièrement favorables à son développement : c'est la TUBERCULOSE LOCALISÉE qui sévit surtout chez les adultes.

Il semble bien d'ailleurs que cette tuberculose latente de l'adulte ne soit autre chose qu'une tuberculose de l'enfance restée latente. La misère, les excès, le travail dans des mauvaises conditions hygiéniques sont les causes qui favorisent son développement.

CORRIGEONS-NOUS !

Publications de la Société du Parler français.

AVISER

Aujourd'hui, aviser ne s'emploie guère transitivement qu'avec le sens d'avertir ou d'apercevoir de loin. Ex. : Aviser quelqu'un d'un envoi de marchandises; — je l'avise dans la foule. Il se prend le plus souvent avec l'acception de conseil, mais seulement dans quelques phrases proverbiales, telles que : Un fou avise quelquefois un sage; — un verre de vin avise bien un homme. Hors ces cas, il faut employer conseiller au lieu d'aviser.

AVISEUR, AVISEUR LEGAL

Ce mot, traduction littérale de l'anglais adviser, n'est pas français. L'équivalent d'adviser est conseiller. Ex. : Les ministres sont les conseillers (non les aviseurs) de la couronne.

Quant aux aviseurs légaux, ce sont, selon le cas, des conseillers juridiques, des avocats ou des avocats consultants. Il faut remarquer cependant qu'un aviseur légal peut se traduire rarement par avocat consultant. En effet, avocat consultant ne se dit que de l'avocat qui ne plaide point et donne seulement des conseils sur les affaires qu'on lui soumet.

COPIE

Copie se dit fort bien d'un écrit fait d'après un autre. Ex. : Copie d'un contrat; — garder copie d'une lettre; — prendre copie d'un document; — copie conforme à l'original.

Mais en parlant des copies imprimées d'un ouvrage, multipliées par la presse, il faut dire exemplaire, non pas copie. Ex. : Ce livre a été tiré à deux mille exemplaires; — faire saisir les exemplaires d'un livre; — exemplaire broché, exemplaire relié, bel exemplaire d'un ouvrage.

Copie ne peut s'employer non plus, en parlant des journaux, des revues. Il faut dire numéro ou exemplaire de journal et exemplaire de revue. Ex. : Acheter dix numéros ou exemplaires de l'Action Catholique d'hier et cinq exemplaires du dernier fascicule du Canada français.

AU MEILLEUR DE

On peut fort bien dire : du meilleur de mon cœur, du meilleur de mon âme; mais la locution au meilleur de n'existe pas en français. Cette locution que l'on entend si souvent dans des phrases comme celles-ci : j'agirai au meilleur de ma connaissance, j'agirai au meilleur de mon jugement, est une traduction littérale de l'anglais to the best of. Les deux phrases ci-dessus pourraient se traduire par : Je ferai de mon mieux. Au meilleur de ma connaissance, au meilleur de mon souvenir, sont des expressions qu'on emploie souvent en déposant devant les tribunaux. Ces expressions sont des anglicismes, qu'il faut remplacer par : d'après ce que j'en sais, si je me souviens bien, selon le cas.

POSITIF

Une preuve, une nouvelle, une promesse, une affirmation, un fait sont positifs, c'est-à-dire reposent sur quelque chose d'assuré. Un homme positif est celui qui aime l'exactitude, qui recherche en tout la certitude et la justesse, ou qui considère avant tout ce qui est pratique, ce qui est utile. Mais être positif d'une chose n'est pas français. Il faut dire : Je suis sûr, je suis certain (et non positif) qu'il n'y avait pas; — Je suis certain (et non positif) de ce que je dis.

LES JEUNES NATURALISTES...

(suite de la page 10)

quent très faciles à distinguer, parce qu'ils sont pratiqués dans une faible profondeur d'eau. Pour les besoins de la pisciculture, les employés doivent capturer la truite avant la ponte. Les poissons sont alors placés, sous l'eau, dans de grandes cages, et lorsque les oeufs sont parvenus à maturité, les oeufs sont ensuite fécondés et transportés à l'établissement de pisciculture, puis placés dans des auge ou l'eau se renouvelle continuellement. Ces oeufs vont être sujets aux transformations suivantes. D'abord la division de l'oeuf en 2, 4, 8, 16, 32, etc., autres cellules; après une dizaine de jours, apparition de la forme du corps; après un mois, apparition des yeux, et après 4 ou 5 mois, l'embryon se libère de sa coquille et en sort avec, à son ventre attaché, un énorme sac qui est loin de l'embellir, mais qui lui sera très utile puisqu'il est rempli de substances nutritives qui le soutiendront pendant plus d'un mois. Ce sac diminue de volume de jour en jour et à sa régression complète, c'est la lutte pour la vie qui commence, car la jeune truite qui porte le nom d'alevin à ce moment, doit chercher sa nourriture. A la station de pisciculture, elle recevra pour commencer, 6 fois par jour, du foie de boeuf finement râpé. Cet aliment est actuellement reconnu comme le meilleur, parce qu'il contient la majorité des vitamines nécessaires à la vie de la truite. De plus, on devra donner à la truite un peu d'iode pour prévenir le développement du goitre. Ces truites sont gardées dans les bassins de la pisciculture jusqu'à l'automne. A ce moment, elles auront atteint une taille de 4 ou 5 pouces et elles seront bientôt libérées dans les lacs dépeuplés.

La truite mouchetée ne peut cependant être déposée indifféremment dans n'importe quel lac. Il faut faire, au préalable, une inspection des lieux qui consiste en sondages, prises de température, analyses chimiques, détermination des espèces de poissons, etc. Si le lac renferme de l'achigan, du doré, du brochet, du maskinongé, il ne faut pas l'ensemencer de truite mouchetée, car cette dernière serait vite la proie des poissons voraces. En plus de ces ennemis directs,

il y a des ennemis indirects, tels que les menés en trop grand nombre, comme je le signalais plus haut, qui prennent la nourriture de la truite et dévorent sa progéniture. De grâce, lorsque vous irez à la pêche à la truite, n'apportez pas comme appât des menés vivants. Si ceux-ci s'échappent dans le lac, vous ne savez pas si, après quelques années, ces poissons ne se seront pas développés outre mesure. Un véritable sportsman d'ailleurs ne doit pêcher la truite qu'à la mouche et voici comment Montpetit, l'auteur des Poissons d'Eau douce du Canada s'exprime à ce sujet : "Il n'existe qu'une seule manière de faire la pêche à la truite commune, c'est de la pêcher à la mouche. Tendre une ligne au fond, chargé d'un plomb, écochée d'un lombric, de chair rouge, d'un insecte, c'est de la tuerie plutôt que de la pêche, c'est surprendre un ennemi sans défense, lâchement, par derrière. Vous donnez à manger à la pauvre bête dévorée d'appétit, et dans la bouchée qui doit la nourrir se trouve le poignard qui la tue. Ne me parlez pas de ces lignes traîtresses et lâches. Autant vaut la câblière, autant vaut le verveux ou la seine. Voyez cette mouche prisonnière, aux ailes éclatantes à laquelle le pêcheur imprime une courbe savante qui semble la faire glisser des hauteurs du ciel ! L'attaque a réussi, la truite est trompée, elle bondit, s'élance franchement sur le coup. Elle n'a pas saisi l'insecte, mais elle l'attend, elle le guette, et du second bond la malheureuse s'enferme et se trouve forcée de lutter pour la vie. C'est là que s'engage le vrai combat entre le petit poisson et l'homme, que l'un déploie toute sa vigueur, ses ruses, ses détours, soit en cherchant sa liberté dans l'air, soit en enroulant la ligne autour d'un caillou pour la scier à ses angles, soit en se blottissant derrière une racine, où elle s'appuie pour déchirer ses lèvres, pendant que l'autre, l'homme, s'inspire de tous ses sens, de toutes ses passions, pour dérouter la pauvre petite, pour amortir ses élans, déjouer ses ruses, user ses forces et l'amener à ses pieds agonisante dans les mailles de l'épuisette. C'est de la pêche, cela. Eh oui, parlez-moi de cette pêche, avec la mouche du jour, la pêche qui commence à la fleur du prunier et finit quand rougit la joue de la pomme".

Eh bien, mes chers amis, si vous voulez continuer à vous récréer par la pêche à la truite, vous devez mettre en pratique les principaux principes de conservation que j'ai émis au cours de cette causerie. Vous vous devez de les divulguer, car ce n'est que par l'éducation que l'on réussira à réformer les esprits et à les imprégner du sentiment de la conservation.



L'ASTRONOMIE...

(suite de la page 14)

Devant ce silence émouvant des sphères, devant ce calme plat qui porte aux méditations profondes, l'humanité grouillante, éternelle de désir, affamée de vérité, chercheuse de lumière et tourmentée d'infini. Nous sommes des êtres frères, infiniment petits et grands à la fois. Petits parce que notre constitution a la fragilité du verre et la durée d'un éphémère; grand parce que cet Architecte sublime, ayant nom Yahvé, a bien voulu, malgré notre déchéance nous tirer de ce néant qui nous enveloppait dans les ténèbres de l'oubli.

Jean-Louis Le SCOUARNEC.

● Son Altesse de Maharaja de Patiala, qui a récemment visité le font de Birmanie, déclara au cours d'une interview: "Je viens d'effectuer une tournée d'inspection des plus intéressantes. J'ai vu beaucoup et appris beaucoup. Nos soldats sont en bon état et sont prêts à la bataille, très confiants en la victoire".

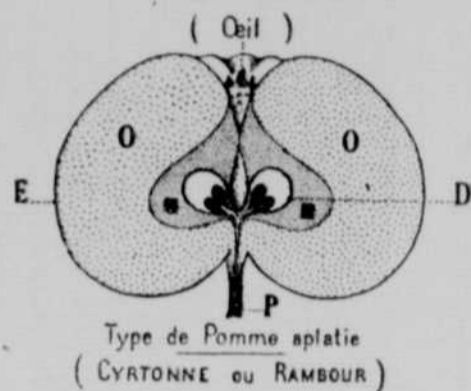
● Le ministère des Finances britanniques s'efforce d'obtenir la somme maximum d'abord par des impôts, ensuite par des épargnes de guerre. Plus de 50 p.c. des dépenses de 1943-44 sont couvertes par les taxes, et les épargnes de guerre payent une grande partie du reste des dépenses.

Le pommier et ses fruits

PARASITES QUI LES ATTAQUENT

par M. C. HOULBERT

V. STRUCTURE de la POMME.



V. — LE FRUIT.

(ANATOMIE DE LA POMME.)

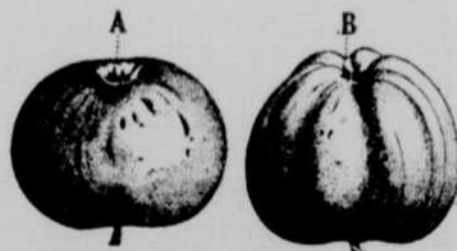
Si l'on pratique, dans le sens de la hauteur d'une Pomme (TABL. V), une section passant par le centre, on distinguera facilement les parties suivantes.

A l'extérieur, une peau souvent luisante, relativement mince, c'est l'épiderme (EPICARPE E), dont la couleur et la décoration varient suivant les variétés. Intérieurement, une masse charnue, succulente (mesocarpe) laquelle dans son ensemble, provient d'une double origine : 1° la partie O, située immédiatement sous l'épiderme, provient du réceptacle (c'est le MESOCARPE RECEPTACLE), c'est-à-dire de l'extrémité renflée du pédoncule servant de support aux trois premiers verticilles de la fleur : sépales, pétales, étamines (TABL. IV. A). 2° vers le centre, une région, également charnue (R. MESOCARPE CARPELLAIRE), séparée de la première par une ligne régulière entourant ce qu'on appelle le COEUR (pointillé fin); 3° enfin des cloisons cartilagineuses plus ou moins solides (D. ENDOCARPE) tapissant cinq petites cavités dans chacune desquelles on trouve deux graines (PEPINS).

Ces deux dernières parties résultent de l'accroissement des 5 feuillets carpellaires ayant pris part à la constitution de l'ovaire. Anatomiquement parlant, c'est donc le coeur, seul, de la Pomme qui constitue le véritable fruit.

Noter L'OEIL sur les bords duquel se voient toujours les débris du calice; et le PEDONCULE (P.).

VI. REINETTE et CALVILLE.



REINETTE de St-ARME CALVILLE BLANC d'HIVER

Toutes les Pommes peuvent être rapportées à l'un ou à l'autre de ces deux types.

VI. — LES DEUX TYPES DE POMMES.

(REINETTES ET CALVILLES.)

Au point de vue économique, le fruit du Pommier, possède une importance de premier ordre, soit qu'on l'exploite en vue de la fabrication de la délicieuse et saine boisson qu'on appelle le Cidre (POMMES A CIDRE), soit qu'on lui réserve une place importante et justifiée dans l'alimentation (POMMES A COUPEAU = POMMES DE TABLE).

Comme il y a lieu de mettre un peu d'ordre dans la classification et dans la nomenclature des nombreuses variétés obtenues par la culture, disons brièvement qu'on peut établir, dans la multitude immense des Pommes, deux grandes catégories : les REINETTES (A) et les CALVILLES (B).

1° Devront être rapportées au groupe des Reinettes, ou, comme on peut dire encore à la catégorie des REINETTIFORMES, toutes LES POMMES DONT LE BORD DE LA CAVITE OCULAIRE (OEIL) EST UNIFORME, PRESQUE PARFAITEMENT REGULIER, SANS TRACES DE BOSSELURES, DE COTES OU DE MAMELONS (TABL. VI. A).

2° Devront être rapportées au groupe des Calvilles, ou, comme on peut dire encore à la catégorie des CALVILLIFORMES, toutes LES POMMES DONT LE POURTOUR DE LA CAVITE OCULAIRE EST FORTEMENT ACCUSE PAR DES COTES, DES BOSSELURES OU DES MAMELONS (TABL. VI. B).



Production de la maison G. MAZO 88, Boulevard St-Martin, Paris. Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

